



Année scolaire 2015-2016

Corrigé du bac blanc n° 3¹

Écriture poétique et quête du sens, du Moyen Âge à nos jours



Louise Bourgeois (1911-2010) *Maman*², 1999, acier inoxydable ou bronze, 10 x 9 m
Source : <http://www.artwiki.fr/wakka.php?wiki=LouiseBourgeois> :



Arthur Rimbaud, art de rue, Caen (Presqu'île)

Sommaire

En guise de mise en appétit : un texte en couleurs

I. Rappel commenté et problématisé du sujet

II. La question de corpus (4 points)

- a. Critères d'évaluation
- b. Perspective de lecture de la copie de référence et de la vôtre
- c. Exemple de réponse

III. Corrigé du sujet d'invention

- a. Critères d'évaluation
- b. L'écriture du sujet d'invention : le « cahier des charges » pour ce sujet
- c. Brèves de copies
- d. Exemples de copie

IV. Corrigé du commentaire

- a. Critères d'évaluation (rappel)
- b. Les coulisses du commentaire : un plan et un « texte en couleurs » (cf. page 2)
- c. Un exemple de commentaire

V. Corrigé de la dissertation

- a. Critères d'évaluation (rappel)
- b. Un plan détaillé
- c. Perspectives de lecture de la copie de référence
- d. Exemple de copie

VI. Autour du sujet

- 1. Dernières questions. Rappel et renvoi : les questions auxquelles le bilan des bacs blancs précédents répond, liens vers les ressources en ligne du lycée Fresnel.
- 2. Perspectives et ultimes conseils pour le bac (17 juin).
- 2. Histoire des arts : notre musée imaginaire, passé, présent et à venir.

VII. Chronique encyclopédique

Petit dictionnaire portatif de la poésie...

VIII. Chronique orthographique, syntaxique et lexicale

Ultimes rappels

¹ Écrit, composé par Yves Maubant, à partir des copies des élèves. Utilisation libre, non commerciale, sous réserve de citation des sources. Les textes cités le sont dans le cadre de l'exception pédagogique.

² Pourquoi cette illustration ? La réponse est dans un des exemples de l'écriture d'invention et dans l'anthologie en annexe.



En guise de mise en appétit : un texte en couleurs

Texte D : Norge, *Les Quatre Vérités*, « Insectes et mouches », 1962.

<p>Une fourmi Fait un trajet De cette branche A cette pierre, 5³ Une fourmi, <u>Taille ordinaire</u> <u>Sans aucun si-</u> <u>Gne distinctif.</u> <i>Ce matin, juin,</i> <i>10 Je crois le sept ;</i> Elle porte un Brin, un fétu¹. Cette fourmi, Taille ordinaire, 15 <u>Qui n'a pas la</u> <u>Moindre importance</u> Passe d'un trot Simple et normal. Il va pleuvoir, 20 Cela se sent. <u>Et je suis seul ;</u> <u>Moi, seul au monde</u> Ai vu passer Cette fourmi. 25 Au temps des Grecs</p>	<p>Et des Romains, D'autres fourmis Couraient ainsi 30 Dont rien jamais Ne parle plus. Cette fourmi, <u>Taille ordinaire</u> <u>Sans aucun si-</u> <u>35 Gne distinctif.</u> <u>Qui serait-elle,</u> <u>Comment va-t-elle ?</u> Et toi et moi, <u>Qui sommes-nous,</u> 40 Et comment tour- Nent les planètes <u>Qui n'ont pas la</u> <u>Moindre importance ?</u> Que fait l'histoire 45 Au fond des cœurs Et comment battent Ces cœurs d'hommes <u>Qui n'ont pas la</u> <u>Moindre importance ?</u> 50 <u>Que font les four-</u> <u>Mis de l'esprit</u></p>	<p><i>Ce matin, juin,</i> <i>Je crois le sept.</i> <u>Sans aucun si-</u> <u>Gne distinctif.</u> 55 Il va pleuvoir, Cela se sent ; Cela fera Du bien aux champs. - <u>Et ta fourmi,</u> 60 <u>Taille ordinaire,</u> Qu'en as-tu fait ? Que devient-elle, Crois-tu qu'elle é- Tait amoureuse, 65 Crois-tu qu'elle a- Vait faim ou soif, Crois-tu qu'elle é- Tait vieille ou jeune Ou triste ou gaie, 70 Intelligente Ou bien <u>quelconque ?</u> Pourquoi, pourquoi, Pourquoi, pourquoi Ça n'a-t-il pas 75 <u>Plus d'importance ?</u></p>
---	---	--

Légende :

Souligné vert : je...

Souligné rouge : l'insignifiance

Rouge : la fourmi ordinaire (?)

Caractères gras : le mot / le vers déstructuré

Surligné jaune : les questions

1. Fétu : brin de paille.

³ Dans toute activité, commencer, si ce n'est pas déjà fait, par numéroter les vers ou les lignes du texte sur lequel vous travaillez pour pouvoir ensuite vous y référer avec précision.



I. Rappel commenté et problématisé du sujet⁴

Corpus

Texte A : Victor Hugo, « La Coccinelle », *Les Contemplations*, I, 15, 1856

Texte B : Jules Laforgue, *Premiers Poèmes*, 1885

Texte C : Francis Ponge, « Le mollusque », *Le Parti pris des choses*, 1942

Texte D : Norge, *Les Quatre Vérités*, « Insectes et mouches », 1962.

Présentés dans un ordre chronologique, les textes composent aussi un « bestiaire » assez disparate et bien peu « poétique » si l'on s'en tient à des critères académiques : ni animaux nobles (les personnages animaux anthropomorphes de la fable par exemple) ni animaux fabuleux (ceux du bestiaire* médiéval, tels la licorne ou le basilic). Là est précisément son intérêt, de 1856 à 1962 se redéfinit en effet un art poétique, dans ce qu'on appelle la « modernité* ». Nous avons donc ici un mollusque mou en son écrin, une troublante coccinelle, un pauvre cheval fourbu, et une fourmi banale, que nous connaissons chez la Fontaine mais ici bizarrement découpée dans un vers malmené. Curieux assemblage, à traiter comme tel.

I- Après avoir lu tous les textes du corpus, vous répondrez à la question suivante (4 points) :

Quelles significations peut-on donner aux figures animales dans ces quatre poèmes ?

Plusieurs questions pouvaient orienter des hypothèses d'interprétation de ces textes. N'oubliez pas, si vous avez quelques difficultés à les comprendre, que vous pouvez les traiter comme des énigmes : ces figures animales sont-elles anthropomorphes ? Exprimeraient-elles des visions de l'humanité ? Ou des conceptions de la poésie ? Si analogie il y a entre un animal et la condition humaine, de quelle nature est-elle ? Le texte C, plus complexe, plus philosophique, plus ambitieux traite-t-il seulement de la condition humaine, ou aussi du langage ?

L'animal mis en scène est caractérisé également par son insignifiance et sa faiblesse, dues soit à sa taille et sa fragilité (textes A, C, D) soit à la condition d'asservissement à laquelle il est réduit (texte B) mais ces animaux révèlent aussi leur force : sagesse de la coccinelle, force du mollusque et ténacité de la fourmi.

La vision de l'homme paraît assez pessimiste dans les textes A, B et D : la coccinelle révèle la bêtise humaine, la « rosse fourbue » est la métaphore de l'humanité qui « trime » de façon absurde, les fourmis minuscules et anonymes sont à l'image des hommes, « fourmis de l'esprit ». Le texte C est plus nuancé dans sa vision de l'animal comme dans celle de l'homme : le mollusque se protège dans une certaine mesure grâce à sa coquille comme l'homme grâce à sa parole.

II. Vous traiterez ensuite, au choix, l'un des sujets suivants (16 points) :

Commentaire

Vous commenterez le texte D (texte de Norge).

Rude tâche ! Entre une évocation d'une fourmi très ordinaire et d'un chemin sans gloire « De cette branche / A cette pierre, » dans un temps de la condition humaine (*Ce matin, juin, / Je crois le sept*, v. 9-10 et 52-53) assumé par un « je » très énigmatique, ce texte, comme les premiers relevés le prouvent, semble caractérisé par un lien profond entre chemin banal de la fourmi et interrogations sur cette condition humaine (Que font les four- / Mis de l'esprit, v. 50-51). C'est une sorte de vanité animale qui joue à plusieurs reprises sur le thème de l'insignifiance (pour la fourmi comme pour l'homme), mais aussi sur un vers de quatre syllabes et un mot déstructuré à la rime (à 8 reprises) et le texte se termine par un jeu vertigineux de questions (13). Le plan d'étude doit donc s'organiser entre libertés formelles et animal métaphorique, questions essentielles et sens, peut-être douloureux, du dérisoire.

Dissertation

La réalité quotidienne peut-elle être la seule source d'inspiration pour les poètes ? Vous répondrez à la question en vous appuyant sur les textes du corpus, sur les textes que vous avez étudiés en classe et sur vos lectures personnelles.

De la simple interrogation, faussement naïve, des mots clés : réalité « quotidienne » et source d'« inspiration », pouvait naître un champ problématique très vaste, résumé dans l'introduction. Le voici sous la forme d'un faisceau de questions.

De quoi est fait ce quotidien ? Est-il synonyme de banalité ? Entre muses, élection presque divine, don des dieux et travail, observation du monde au jour le jour, qu'est-ce qui est susceptible de nourrir l'inspiration poétique ? Les poètes ne nourrissent-ils leur écriture que d'objets nobles, de considérations élevées ? Les XIXe et XXe siècles, du romantisme au surréalisme [programme de seconde] renouvellent-ils les codes et les sujets de la poésie ? La charogne de Baudelaire ne serait-elle pas un texte révolutionnaire ?

Cependant la question posée n'est pas celle d'un combat esthétique entre réalité quotidienne et autres sources d'inspiration, plus nobles, mais la question de l'exclusivité, à laquelle il est facile de répondre : un système esthétique qui s'enferme dans un dogmatisme, quel qu'il soit, finit par en pâtir, par se vider de son sens. Il en est ainsi, dans un autre domaine, de la poésie engagée, nourrie du quotidien historique certes mais qui peut aussi déboucher sur une « ode à Staline » consternante de la part de Paul Eluard, pourtant auteur de « Liberté, j'écris ton nom », poème issu de la réalité quotidienne de l'occupation.

⁴ Sujet des annales. Des éléments de réponse figurent à cette adresse, nous les avons repris, remaniés et augmentés : https://www.pedagogie.ac-aix-marseille.fr/upload/docs/application/pdf/2012-06/corr_francais_l-term-dbg11-1.pdf

Invention

A partir de l'évocation d'un objet ou d'un animal ordinaire, écrivez à votre tour un texte dans lequel vous proposerez une réflexion sur l'Homme. Dans ce texte qui aura un développement suffisant, vous vous efforcerez d'employer des tournures poétiques, mais vous n'êtes pas tenu d'écrire en vers.

Nous vous conseillons de bien réfléchir au choix des vers : hors habitude d'écriture, compétences et entraînements spécifiques pour certains d'entre vous, il est plus risqué de vouloir écrire ainsi, surtout quand le choix des vers se limite à quelques rythmes mal maîtrisés et un jeu de rimes assez pauvre. Souvenez-vous que le vers libre existe, et qu'il est possible d'échapper à la contrainte de la rime sans l'abandonner pour autant chaque fois qu'elle a du sens. Faites donc vivre la création poétique autrement (sauf entraînement et talents reconnus bien sûr, nous le répétons) : par des jeux rythmiques et sonores généralisés : assonances, allitérations, paronomases, par des jeux formels aussi : hétérométrie bien pensée, voire calligrammes. Le corpus était à ce titre porteur d'imitations et de pastiches féconds. Vous verrez plus loin comment notre « cahier des charges » formule les nécessaires repères ambitieux de cet exercice.



II. La question de corpus (4 points)

Quelles significations peut-on donner aux figures animales dans ces quatre poèmes ?

a. Critères d'évaluation (rappel)

Quatre critères principaux, l'intelligence du propos étant le premier de tous :

- Une réponse organisée : la question est reprise et vous précisez comment vous allez y répondre (plan).
- Sens de la synthèse et concision : nous n'attendons pas que la réponse à la question se transforme en mini dissertation. Il n'est pas nécessaire en particulier qu'une trop longue introduction présente chacun des textes.
- Comparaison des textes : pas d'étude successive mais une confrontation et des exemples empruntés à *tous* les textes (et pas seulement un montage de citations).
- Une réponse pertinente et concernant la signification (parfois sous la forme d'hypothèses pour les textes les plus difficiles) de ces figures animales.

b. Perspective de lecture de la copie de référence et de la vôtre.

➔ Lecture critique : nous avons fait ici le choix d'une réponse synthétique. En effet beaucoup de vos réponses sont trop longues, sans pour autant être convaincantes. Celle-ci vous paraît-elle complète ? De quelle nature est l'introduction ?

c. Exemple de réponse

Présentés dans un ordre chronologique, les quatre textes de notre corpus composent, de 1856 à 1962 et de Victor Hugo à Ponge et Norge, un « bestiaire » assez disparate. Dans ce qu'on appelle la « modernité* » poétique, nous avons donc ici un mollusque mou en son écrin, une troublante coccinelle, un pauvre cheval fourbu, et une fourmi banale. Tous ont une valeur symbolique. Nous étudierons donc quelle signification nous pouvons donner aux figures animales dans ces quatre poèmes.

Tout d'abord nous soulignerons les points communs à tous ces textes : tous ont pour thème les animaux, tous associent l'animal et l'homme et lui donnent donc un caractère anthropomorphe. Ainsi le texte de Victor Hugo traite d'une coccinelle au cou d'une belle, celui de Jules Laforgue d'un cheval fatigué (« une rosse fourbue ») qui devient l'humanité, celui de Francis Ponge transforme le mollusque en sa coquille « réalité des plus précieuses » en métaphore de « la moindre cellule du corps de l'homme », et enfin celui de Norge associe une fourmi « ordinaire » au destin tout aussi quelconque de l'homme.

Ainsi à travers des figures animales les poètes portent une réflexion philosophique et morale sur la condition humaine. En effet le vers final du poème de Victor Hugo transmet un message en disant que « la bêtise est à l'homme ». Chez Jules Laforgue le cheval est associé à des caractéristiques morales : elle est « résignée et sans plainte », désignée comme « l'humanité » (v. huit, avec la majuscule) et à un destin tragique : « il faudra qu'elle crève / Sans avoir vu son Dieu, sans emporter le Mot ». C'est ce même dérisoire que met en scène le texte de Norge, notamment à travers la répétition en refrain de « Taille ordinaire », ou encore de « Sans aucun si- / Gne distinctif », ou enfin de « Qui n'ont pas la / Moindre importance ». Dans le texte de Francis Ponge enfin le mollusque est associé à la fois au plasma, au crachat et à la plus précieuse des qualités humaines et poétiques, l'attachement à la parole.

Ces figures animales dans ces quatre poèmes participent aussi d'une réflexion sur les fonctions de la poésie. En effet les poètes utilisent pour émouvoir ou émerveiller leurs lecteurs de petites bêtes inoffensives et sans défense. C'est ainsi plus facile de transmettre un message : émotions et sentiments, musicalité et rythme facilitent la compréhension de ces analogies animales, dans la tradition symbolique du bestiaire.



III. Corrigé du sujet d'invention

A partir de l'évocation d'un objet ou d'un animal ordinaire, écrivez à votre tour un texte dans lequel vous proposerez une réflexion sur l'Homme. Dans ce texte qui aura un développement suffisant, vous vous efforcerez d'employer des tournures poétiques, mais vous n'êtes pas tenu d'écrire en vers.

a. Critères d'évaluation (rappel)

1. Un véritable et mesurable **effort d'écriture** a été fait (« Dans ce texte qui aura un développement suffisant... »)
2. Vous vous situez dans le cadre d'une création poétique dans la lignée du corpus proposé : objet ou animal **ordinaire**.
3. **Logique d'écriture poétique inventive** : figures, créativité.
4. **Analogie bien conduite et cohérente entre le thème choisi et la réflexion sur l'homme qu'il permet.**

b. Le « cahier des charges » pour ce sujet⁵

- Aptitude à tenir compte du genre imposé, en l'occurrence un poème qui associe la banalité de l'objet ou de l'animal et une réflexion sur l'homme.
- Appuis implicites et explicites solides sur le(s) texte(s) du corpus qui pouva(en)t être pastiché(s), imité(s), transposé(s), dans leur architecture comme dans les figures et les procédés dont ils usent.
- Recherche d'une créativité poétique, d'une langue inventive : jeux sonores (allitérations, assonances, paronomases, échos, symétries), formels (mises en page, travail du vers ou du verset, composition d'un « poème en prose ») et sémantiques (métaphores, antithèses, oxymores, hypallages, figures).
- Choix thématiques cohérents par rapport à la commande du sujet et métamorphose de cet objet ou de cet animal sous le regard poétique, réflexion personnelle établissant une analogie entre l'homme et l'animal évoqué, explicitement réclamée par le sujet.

- Capacité à écrire un poème qui ait une unité, une composition bien pensée.

Rappel : le sujet n'exigeait pas un texte versifié. Nous avons valorisé les copies des candidats qui ont manifestement fait un effort pour user avec pertinence de tournures poétiques, d'images, d'effets rythmiques ou sonores, etc.

Nous vous avons déjà signalé ci-dessus à quel point il pouvait être contre-productif de choisir le vers compté et surtout de céder à la contrainte, inefficace parfois, de la rime. La commande du sujet le précise bien : « vous n'êtes pas tenu d'écrire en vers ». Et nous insistons : hors véritable pratique régulière (qui est possible) l'obsession de la rime prendra le pas sur tout le reste et pourra stériliser votre écriture, entre stéréotypes et incohérences. Cela n'interdit pas d'y avoir recours, par un jeu de synonymes auquel on se livre au brouillon par exemple mais le vers libre, parfois compté, parfois rimant, riche d'un travail sonore tout autant, sera plus créatif et libèrera votre inventivité. Insistons aussi sur des jeux rythmiques et sonores et visuels que cela permet : vers d'un ou de deux mots, hétérométrie signifiante, assonances (le lent mouvement rampant de l'escargot mélancolique se déplaçant), allitérations (la trace sonore et sinueuse du serpent sonnante dans le sable sec du désert, « Pour qui sont ces serpents qui sifflent sur nos têtes » : Racine, *Andromaque*, 1667, acte V, scène 5), paronomases (douleur / douceur, solitaire / solidaire, larme / lame, âme / arme..., empathie / sympathie, confiance / conscience), jeux de mots et homonymies (raisonner / résonner). Enfin attention également à vos choix argumentatifs. Sauf commande explicite du sujet, restez modeste : à moins là aussi d'un talent particulier (ou d'un modèle d'écriture efficace dans le corpus), on ne réussira, par exemple pour l'option « défense de l'animal », trop souvent choisie, qu'à produire un discours convenu et une mauvaise poésie soit-disant « engagée », ce qui ne la sauve pas de la médiocrité.

c. Brèves de copies

Zoo

La vie n'est point faite pour rester dans une cage

A regarder les sauvages contempler les sauvages

[...]

Ils ne sont là que pour accompagner leur mort

Pour eux la vie devient inanimale* et peu à peu les dévore

[...]

Trop de questions à leur sujet (refrain, 4 fois)

* jeu de mots avec inhumain (note de l'auteur)

d. Exemple(s) de copies

➔ Vous en ferez avec vos professeurs une relecture critique : « palmarès », limites, améliorations, amplifications ?

⁵ Cf. plus loin une réponse détaillée et nuancée à la question suivante, posée par un élève : « Est-il vrai qu'il est « risqué » de choisir le sujet d'invention au baccalauréat ? ».

Innocente

Petite ou grande
Maigre ou grosse
Elle ne fait pas de mal

Innocente
Mais pourtant l'homme
En est effrayé

Et la condamne à la mort
Huit pattes et pourtant elle-même
Ne tue point ses semblables⁶ mais
L'homme le fait sans crainte ni peur

L'homme tue l'araignée comme si
Elle semblait un danger pour lui

Tuer ne paraît rien pour l'homme
Puisqu'il tue les siens sans pitié

L'écureuil

L'une des dernières soirées d'automne où le soleil apparaissait encore, je foulais un chemin de terre poussiéreux. Les faibles rayons s'effiloçaient en longues traces orangées, marquant les ombres des troncs d'arbres qui s'étendaient à perte de vue.

Sur l'un d'eux un écureuil feu accordait son pelage aux belles couleurs du feuillage d'automne. Et le soleil qui faisait flamboyer sa robe le distinguait du paysage monotone.

Il bondissait jusqu'à la prochaine branche avec vivacité. Il gonflait sa queue telle un parachute pour voler, puis atterrir, rebondir, tourner, toujours avec rapidité, souplesse, agilité. Il s'agrippait avec des griffes pointues comme des aiguilles et solides comme du diamant.

Mais il s'en servait aussi pour ramasser les fruits à coque et les tenir fermement. Il broyait leur carapace avec ses dents, véritables lames d'acier tranchant et agressant. Il avait besoin de telles armes pour faire ses provisions, pour défendre les réserves qu'il aura accumulées jusqu'à la dernière baie en s'assurant qu'il en aura assez pour survivre au grand froid.

Il se tourna vers moi en deux temps et quatre mouvements. Il me fixa droit dans les yeux. Son regard vif, figé, perçait le mien, pénétrait mes yeux veules et lents de créature fainéante, comme si l'animal voulait dire : « Ah oui, c'est vrai, l'homme peut perdre son temps, il aura toujours le confort de ne jamais devoir survivre. »

Se livrer

Après tout, rencontrer quelqu'un
C'est comme chercher un bon bouquin
D'abord attiré par la couverture
Par la couleur, la forme, la parure
Oui c'est regrettable, mais c'est humain
Pourtant, croyez-le, je suis navrée
Que personne ne veuille lire
Les écorchés, les abimés,
Les fripés, les écornés

Une fois séduits par la forme
Nous attendons du résumé qu'il nous étonne
Qu'il nous fasse peur, rire ou pleurer
C'est ce résumé qui détermine si oui ou non
Nous rapporterons ce livre à la maison
En effet se faire des amis
C'est après une première discussion
Se former une première impression
Vivre une première affection
Et aller voir derrière les images

Une fois le livre ouvert
Jusqu'à la dernière ligne nous lions
Nos confiances, nos consciences
Nous enchainons fous rires, larmes et aventures
Nous traversons les océans, escaladons des murs
Mais voilà, les dernières pages arrivent à leur tour
Et commence à se sentir la fin des beaux jours
Nous avons lu ce qu'il y avait à lire
Vécu ce que nous avons à vivre
Peu importe si cela se termine mal ou bien
Nous nous rappellerons toujours
Nous avons tissé des liens

⁶ Ce qui, me fait remarquer une élève de seconde, n'est pas tout à fait exact du point de vue scientifique. Mais la poésie autorise tout.

Et comme à la fin d'une jolie chanson
 La mélancolie nous envahit, subtile et terrible sensation
 Nous avons l'impression d'avoir tout perdu
 Repensant à ce vieux livre qu'on a lu
 Comme à un ami aujourd'hui disparu

→ Pour ce troisième exemple, nous vous invitons à comparer le « brouillon » au résultat final. Quelles décisions ont été prises ? De quelles natures sont les réécritures ? Auriez-vous fait les mêmes ?



	Brouillon
<p>Et demain ?</p> <p>Autrefois sauvage, pistant et traquant Libre de tout faire, ivre de tout mouvement Ce jour réduit à n'être que compagnon D'hommes supérieurs qui n'en ont que le nom</p> <p>Autrefois loup Aujourd'hui chien Et demain ?</p> <p>Jadis majestueux et redouté Animal puissant aux crocs acérés Ce jour aux côtés de l'homme, à ses pieds Dompté</p> <p>Propriété de l'homme Qui soumet les espèces, qui les met à genoux</p> <p>Autrefois loup Aujourd'hui chien Et demain ?</p> <p>Nature, mère nourricière Source de force et de beauté</p> <p>Nature violemment menacée Par les feux trop ardents de la possession aveugle</p> <p>Autrefois loup Aujourd'hui chien Et demain ?</p>	<p>[Pas de titre]</p> <p>Autrefois sauvage, pistant et traquant Libre de tout faire, de tout mouvement Ce jour réduit à n'être que compagnon D'hommes « supérieurs » qui n'en ont que le nom</p> <p>Autrefois loup Aujourd'hui chien Et demain quoi ?</p> <p>Autrefois majestueux et redouté Animal puissant aux crocs acérés Ce jour aux côtés de l'homme, à ses pieds Qui aura réussi à le dompter</p> <p>Car il est bien propriété de l'homme De s'approprier ce qui n'est à lui Dompter les espèces, les mettre à genoux A l'image d'un chien autrefois loup</p> <p>Autrefois loup Aujourd'hui chien Et demain quoi ?</p> <p>Nature, dominatrice incontestée Genèse de la force et de la beauté De tout ce qui s'est fait de plus parfait Depuis des temps immémoriaux [sacrés]</p> <p>Nature insolemment menacée Par les feux ardents de domination Ne laissant derrière eux que la fumée Et grandissant jusqu'à la possession</p> <p>Autrefois loup Aujourd'hui chien Et demain quoi ?</p> <p>C'est bien le vice des hommes de tout pays A l'image du chien autrefois loup Que de s'en aller réprimer la vie Jusqu'à lui mettre une laisse à son cou</p>

Fleur d'eau⁷ (vanité⁸)

Etau. Etau liquide. Etau froid et morbide. Etau putride.
J'étouffe.

L'eau m'entoure, m'enserme, m'ensorcèle.

Alors j'inspire. J'inspire l'air poisseux autour de moi

Et cette poisse pénètre en moi. Dans mon corps. Dans mes poumons. Dans mes fibres. Dans ma tête.

L'air, devenu limpide, emporte tout. Courant d'air. Souffle qui nourrit.

Alors je ferme la porte. Je verrouille, je scelle le souffle. Je signe le pacte de vie.

Et je descends. Je plonge, lentement, gracieusement, élégamment.

Et je m'éloigne.

Et je m'enfonçe. Toujours plus près du but.

Dans les ténèbres, dans le vide. Vers le fond.

Loin, toujours plus loin.

Et le murmure des algues m'enserme, m'étouffe.

Etau.

L'eau trouble m'enserme, m'étouffe.

Etau

Le noir m'enserme, m'étouffe.

Et le souffle se fait plus court, plus brutal.

Etau.

Les ténèbres m'attrapent, m'emportent.

Et le souffle se fait tempête, tornade, monstre d'air.

Jusqu'au fond.

L'avenir.

Et il n'y avait rien. Rien que du sable, du sable, du sable.

Ni perle ni lumière, ni pensée. Rien d'autre qu'une infinie quantité de matière où je me fondis.

Mais quand la tempête devint vent, puis brise, puis souffle.

Quand le sable devint fécond, se mit à briller.

Quand mon corps s'enfonça.

Quand le désespoir m'enlaça, que la terreur, amie de la mort, fut là, il apparut.

Au milieu de ce tout. Enraciné dans la glaise.

Sans un bruit.

Coquelicot. Rouge. Rouge si vif.

Alors le temps reprit, les souvenirs revinrent.

Et je sus pourquoi.

Pourquoi la mer, les algues, le vent.

Pourquoi aller au fond de l'inconnu pour trouver du nouveau⁹.

Alors le souffle se fit à nouveau volcan. Longuement, il exhala sa lave.

Cendres de vie. Partout.

Et de mes pétales, fanés, abîmés, décomposés naquit l'héritage

Ô fleur naissante

Aux accents d'avenir



⁷ Merci à C., auteure de ce texte et inspiratrice d'une réécriture qui a ajouté un titre, une clause et a resserré les contours déjà très poétiques pour se conformer davantage au sujet : un objet bien identifié et une réflexion sur l'homme, une vanité entre image du temps qui engloutit et métamorphose, mort et renaissance. D'autres aspects symboliques, traumatiques ou heureux peuvent être trouvés à ce texte, libre à vous de les imaginer.

⁸ Mais qu'est-ce qu'une vanité ? La réponse est dans la chronique encyclopédique.

⁹ Clin d'œil à Baudelaire.



IV. Corrigé du commentaire

a. Critères d'évaluation (rappel)

Trois critères principaux, l'intelligence du propos et l'effort d'écriture étant les premiers de tous :

- Effort de composition (introduction, progression du propos) et pertinence du plan.
- Attention précise portée au style, souci et précision des citations (la preuve par l'exemple).
- Sensibilité et richesse personnelles qui s'expriment dans la réaction devant le texte.

Nous pouvons les préciser ainsi :

1. Effort de composition : introduction nette, plan, progression, liens explicites ou implicites faits entre les parties du commentaire.	2. Souci et précision de l'exemple, art des citations. La preuve par l'exemple est sans cesse apportée.	3. Attention précise portée au style, aux figures importantes et au détail de l'expression, « lecture de l'écriture ». Maîtrise d'un vocabulaire de l'analyse littéraire simple, mais précis et juste.
4. Sensibilité et richesse personnelles qui s'expriment dans la réaction devant le texte.	5. Syntaxe et orthographe : qualité de la langue, accords, accents, ponctuation suffisante et pertinente.	6. Netteté et pertinence d'une brève conclusion, effort de synthèse finale.

b. Les coulisses du commentaire : un plan et un « texte en couleurs » (cf. page 2)

Proposition de pistes (source : document fourni aux correcteurs pour la correction de ce sujet de baccalauréat) :

https://www.pedagogie.ac-aix-marseille.fr/upload/docs/application/pdf/2012-06/corr_francais_l-term-dbg11-1.pdf

I. Une évocation apparemment désinvolte de la condition humaine

a. Evocation d'un insecte insignifiant

Une fourmi pareille aux autres, absence de toute caractérisation, emploi de l'article indéfini : « taille ordinaire / Sans aucun signe distinctif », « qui n'a pas la/Moindre importance »

Lexique de la normalité qui parcourt tout le poème/banalité de la scène observée.

L'insecte se livre à des activités qui semblent dérisoires : « trajet de cette branche à cette pierre », « elle porte un / Brin, un fétu », « d'autres fourmis / Couraient ainsi ».

b. Un rapprochement explicite avec l'homme.

Un lien implicite, suggéré par la conjonction « et » est tissé entre la fourmi et le poète dès le vers 21. Puis le poète passe du rapprochement implicite à la mise en relation explicite de la fourmi et de l'homme : « Et toi et moi, / Qui sommes-nous », « Et comment battent / Ces cœurs d'hommes », « Que font les fourmis de l'esprit ». A propos de l'insecte, ce sont des caractéristiques, des émotions et des sensations humaines qui sont énumérées dans les vers 64 à 70 (« amoureuse », « vieille ou jeune ou triste ou gaie, intelligente ».) Les activités humaines enfin sont frappées d'inanité à l'image de la rotation des planètes (vers 39 et sq.).

c. Choix d'une forme simple, ludique

Disposition des vers : la disposition du poème, avec des vers brefs (4 syllabes prononcées) sans strophes apparentes, peut figurer le cheminement de l'insecte avec ses congénères. La brièveté de ces vers, propres à évoquer la petitesse et l'insignifiance, est renforcée par des rejets (vers 11-12, 17-18, 57-58 par exemple) et, plus audacieux, par des coupures dans les mots (vers 7 et 8, 33-34, 39-40, 53-54, 63-64, 65-66, 67-68), avec l'introduction, en début de vers, de surprenantes majuscules.

La simplicité de la syntaxe, du vocabulaire reflète l'humble condition à la fois des fourmis et des hommes. La brièveté des vers, les jeux de sonorités et d'assonances, les répétitions qui scandent le poème peuvent s'apparenter à une forme de refrain qui rapproche ce poème d'une comptine.

II. Une réflexion angoissée sur la destinée humaine

a. Solitude et anonymat.

Comme cette fourmi qu'il observe, le poète est seul (vers 21-22), même si un dialogue semble s'engager (« Et toi et moi », « Qu'en as-tu fait ? », « crois-tu »). La fourmi comme l'homme est anonyme : Norge insiste sur l'anonymat de l'insecte, « Sans aucun si- / Gne distinctif ». cf. aussi le titre, « Fourmi », sans déterminant.

Certes, de l'indétermination « Une fourmi » on passe à « Cette fourmi » puis à « ta fourmi », mais cette tentative de singularisation se dilue dans le pluriel dès le vers 27 que renforce l'accumulation des négations au vers 29 : « rien, jamais, ne... plus ») et la fourmi a quand même disparu à la fin du poème : « Qu'en as-tu fait ? », « elle était », « elle avait ».

b. Absurdité de la condition humaine

L'homme comme la fourmi s'inscrit dans le cycle naturel « Il va pleuvoir...Cela fera /Du bien aux champs », il est balayé comme elle par l'écoulement du temps (vers 25 à 30). L'insignifiance de la fourmi comme de l'homme, suggérée dans le titre du poème, est soulignée par l'élargissement progressif dans le temps (référence aux Grecs et aux Romains), dans l'espace (vers 39 et 40). Le parallélisme de construction (vers 39-42 et 45-48) renforce le caractère dérisoire de la condition humaine. Les sentiments humains, universels qui pourraient donner un sens à l'existence de l'homme et de la fourmi existent sans doute, le poète énumère aux vers 63-70 des affects ou des émotions mais ils sont placés sous le signe de l'incertitude (verbe croire à la forme interrogative/emploi du passé).

L'interrogation finale concerne enfin aussi bien la vie humaine que celle de l'animal : « Pourquoi, pourquoi / Ça n'a-t-il pas / Plus d'importance ? ». Les phrases interrogatives, la répétition obsédante de « pourquoi » et de la proposition que rien n'a « la moindre importance » reflètent la lucidité presque désespérée du poète devant l'insignifiance et l'absurdité de la condition humaine.

c. L'inanité* de l'écriture.

L'interrogation sur la condition humaine conduit le poète à s'interroger sur le pouvoir de l'écriture. La scission infligée aux mots et en particulier au mot « signe » introduit une rupture dans le sens, reflète l'impression d'absurdité, régissant la trajectoire et le destin des fourmis, des planètes et des hommes et peut aussi signifier l'incapacité de l'écriture à donner un sens, à inscrire les actions des hommes dans la durée (vers 29/30). Cette interrogation sur l'écriture est aussi suggérée aux vers 49 et 50 : « Que font les fourmis de l'esprit ». Le dialogue qui s'instaure au vers 59 (présence d'un tiret) s'apparente à un monologue, le poète est un témoin solitaire : insistance sur cette solitude aux vers 20/21. Les questions restent sans réponse et la quête de sens se conclut par une aporie**.

* Synonyme soutenu de vide.

** Problème insoluble, obstacle insurmontable. Terme appartenant à la philosophie grecque de l'Antiquité, c'est la transcription littérale de *aporia*, dont le sens propre est « impasse », « sans issue », « embarras ».

c. Un exemple de commentaire

→ Chaque professeur fera une lecture critique, **absolument nécessaire**, de cet exemple, cohérent sans être tout à fait satisfaisant, c'est pourquoi la colonne de droite est réservée à toutes les remarques utiles. L'exercice est difficile et mérite de nombreux « arrêts sur texte » pour comprendre. Nous sommes partis d'une copie authentique sans en modifier la structure mais en ajoutant quelques éléments. Exemple à mettre en lien avec le texte légendé de la page 2 et avec la proposition de plan du corrigé officiel des annales ci-dessus.

Commentaire (recomposé et augmenté à partir d'une copie)	Commentaire du commentaire...
<p>[1] Ce poème de 75 vers de quatre syllabes a été publié par le poète Norge en 1962 dans un recueil intitulé <i>Les Quatre vérités</i>.</p> <p>[2] De quoi est faite la modernité poétique de cette œuvre ? La fourmi est-elle ici, comme dans la fable, un animal anthropomorphe ? Pourquoi autant d'anaphores et de répétitions ? Comment (et pourquoi) Norge déstructure-t-il le vers en petits éléments parfois étonnants ? Pourquoi autant de questions (13) posées dans la deuxième partie du poème ? Qui est ce « je » qui apparaît à deux reprises ?</p> <p>[3] Pour y répondre, nous étudierons d'abord la forme et la musicalité de ce poème, l'inventivité de ses procédés pour aller ensuite vers le choix de la fourmi, possible ou évidente représentation de l'homme sur qui elle nous interroge.</p> <p>Dans un premier temps nous étudierons la forme surprenante de ce poème qui s'éloigne du cadre strict imposé par la poésie traditionnelle. « Insectes et mouches » est un poème de forme libre. En effet après le XIXe siècle les poèmes préfèrent s'éloigner de la forme traditionnelle (alexandrin ou décasyllabe par exemple), jugée trop stricte. Pour se laisser plus de liberté le poète Norge n'utilise pas de rime entre les vers ni de strophe. Mais, s'il conteste une partie de la versification traditionnelle il s'est toutefois imposé une contrainte de vers réguliers de quatre syllabes, comme si l'accumulation des 75 vers identiques mimait le court trajet répétitif de la petite fourmi « de cette branche / A cette pierre » (v. 3-4). Cela l'amène parfois (à huit reprises) à faire des coupes étonnantes au milieu d'un mot : par trois fois « Sans aucun si- / Gne distinctif » (v. 7-8, 34-35 et 53-54) ; « Et comment tour- / Nent les planètes » (v. 39-40) ; « Que font les four- / Mis de l'esprit » (v. 49-50) ; « Crois-tu qu'elle é- / Tait amoureuse » (v. 64-65) ; « Crois-tu qu'elle a- / Vait fait ou soif » (v. 65-66), « Crois-tu qu'elle é- / Tait vieille ou jeune » (v. 67-68), ou valorise un vers lyrique et solitaire : « Je suis seul » (v. 21). Ces vers insistent donc sur la banalité de cette fourmi (et de l'humain qui lui est associé) tandis que ce sont trois questions philosophiques, existentielles, qui sont valorisées par l'usage inhabituel d'une coupe de mot et d'un enjambement qui montre autant une continuité qu'une rupture.</p> <p>Ce poème fait l'objet d'une recherche musicale et rythmique, qui, nous l'avons vu, ne passe pas par la rime. Celle-ci est censée apporter rythme et harmonie à une poésie mais ici de nombreux autres procédés apportent cette touche. Ainsi refrains et anaphores, parfois avec de subtiles variations scandent notre lecture : « Une fourmi / Taille ordinaire / Sans aucun signe distinctif » (v. 5-8) est ainsi modulée « <i>Cette</i> fourmi / taille ordinaire / Qui n'a pas la / Moindre importance » (v. 13-16) et en « <i>Cette</i> fourmi / Taille ordinaire » / à nouveau « Sans aucun si- / Gne distinctif » (v. 31-34) Norge effectue une modification, remplaçant le déterminant indéfini par le démonstratif « <i>cette</i> », la fourmi devenant de plus en plus familière puisqu'à la fin c'est le déterminant possessif qui est employé : « Et <i>ta</i> fourmi / Taille ordinaire » (v. 59-60). Le refrain est une caractéristique des chansons ou des musiques, il prolonge par de nombreuses répétitions le sens des mots repris : « ordinaire » et « fourmi », mot et personnage central de ce poème, si souvent répétés, sonnent donc avec force : s'agirait-il là d'un message, d'une vanité censée renvoyer l'homme à son insignifiance, à sa banalité, à son caractère commun ? La phrase « moindre importance », répétée trois fois (vers 16 42 et 48) ou encore les vers « sans aucun signe distinctif » déjà vus donnent l'impression d'un retour permanent du même, d'un tempo ralenti. Et cela d'autant plus que ce travail de refrain et le thème de la banalité</p>	<p>A mémoriser : les trois temps (pour le moins) de l'introduction :</p> <ol style="list-style-type: none"> 1. Carte d'identité du texte 2. Problématique : faisceau de questions, résumé des enjeux d'analyse, pourquoi ce texte est-il intéressant ? 3. Annonce du plan <p>Privilégier les relevés exhaustifs et classés.</p> <p>Mais en tirer une hypothèse d'interprétation (éviter le simple montage de citations)</p>

dans le poème rejoint celui de la répétition dans l'histoire des hommes : « au temps des Grecs / Et des Romains » (v. 25-26)

Nous retrouvons enfin deux anaphores supplémentaires dans ce schéma répétitif avec « Crois-tu qu'elle... » (vers 63, 65 et 67) et « Pourquoi, pourquoi » (quatre fois aux vers 72 et 73).

Pour finir il y a aussi des enjambements qui contribuent à la surprise du lecteur qui lira ainsi le vers comme cassé, déstructuré. Si les enjambements consistent d'ordinaire à continuer la phrase d'un vers sur le vers suivant, comme les vers 11 et 12 : « Elle porte / Un brin, un fétu », le fait d'enchaîner deux vers en coupant un mot au centre est totalement inhabituel et surprenant comme nous l'avons montré plus haut. C'est sans doute ce qui susceptible de déranger le plus le lecteur et de faire « si- / Gne distinctif ».

Le choix de l'auteur d'utiliser une fourmi n'est pas anodin dans cette mise en scène rythmique. Dans un second temps nous analyserons donc sa représentation et la réflexion qu'elle nous propose sur l'homme.

Le choix de la fourmi (le mot compte huit occurrences) est d'abord associé à une notation temporelle très précise : en effet cette journée se déroule « Ce matin, juin, / Je crois le sept » (v. 9-10 et 51-52). Et c'est bien sous le regard d'un homme qu'elle apparaît : « je crois » (v. 10), « Et je suis seul » (v. 21), « Et toi et moi » (v. 37). Mais de quoi la fourmi est-elle la représentation et le symbole ? C'est un animal anthropomorphe, nous en avons l'habitude à travers la fable mais ici le poète crée une fourmi de taille plusieurs fois qualifiée comme « ordinaire » et « sans aucun signe distinctif » : nous avons précédemment montré à quel point le poème répétait ces caractères et insistait sur cette caractéristique banale. « Qui sommes-nous » demande le vers 3, qui transforme l'analogie en question métaphysique*, et c'est l'homme ordinaire dont l'identité ou le destin sont interrogés. Ce poème à travers le personnage de la fourmi peut apparaître très enfantin mais l'évocation d'insectes et de mouches, comme dit le titre, propose donc une réflexion beaucoup plus profonde, mais aussi dérisoire, sur l'homme.

Quelle est la place de l'homme au sein de la société ? Pourquoi les vers limités à quatre syllabes, les mots déstructurés à plusieurs reprises : le verbe être (« Crois-tu qu'elle é- / Tait amoureuse », v. 64-65), le verbe avoir « Crois-tu qu'elle a- / Vait faim ou soif », v. 65-66), le mot signe (« Sans aucun si- / Gne distinctif » v. 7-8, 34-35 et 53-54) : tout cela s'ajoute aux treize questions posées pour précipiter l'homme dans un monde presque absurde, ou figé en lieux communs, en stéréotypes usés : « Il va pleuvoir / Cela se sent » (v. 19-20 et 55-56). L'expression « pas la moindre importance » répétée aux vers 16, 42 et 48 prend alors une toute autre résonance. Liée à la fourmi (v. 13), puis aux planètes (v. 40) et enfin à « Ces cœurs d'homme » (v. 46), elle crée des connotations tragiques, un vide de sens qui achève le poème : quatre « Pourquoi » (v. 72-73) et la question presque amère « Pourquoi, pourquoi / Ça n'a-t-il pas / Plus d'importance ? ».

En conclusion le poème « Insectes et mouches » de Norge est un poème de forme libre ne respectant pas les règles strictes de la versification de la poésie classique. Ce poème moderne est même tout de même très musical et il a beaucoup d'efficacité grâce à de multiples procédés tels qu'enjambements, anaphores, refrains. C'est un poème dressant à travers la fourmi le portrait d'un homme sans pouvoir, faible et désarmé. Un portrait lucide ?





V. Corrigé de la dissertation

La réalité quotidienne peut-elle être la seule source d'inspiration pour les poètes ? Vous répondrez à la question en vous appuyant sur les textes du corpus, sur les textes que vous avez étudiés en classe et sur vos lectures personnelles.

a. Trois critères principaux d'évaluation (l'intelligence du propos et l'effort d'écriture étant les premiers de tous) :

- Une analyse bien centrée sur la commande du sujet et une problématique à partir de ses mots clés.
- Une définition de ce qu'on peut appeler « l'inspiration » et une évaluation correcte de la complexité de la notion de « réalité quotidienne » et de la fonction essentielle de l'adjectif « seule », à partir d'exemples pertinents (et pas seulement ceux du corpus).
- Une composition claire et nuancée avec une réflexion nuancée, articulée autour du mot « seule » et un plan qui permette d'examiner l'inspiration puisée dans la réalité quotidienne mais aussi les autres sources d'inspiration poétique possibles.

b. Un plan détaillé.

Propositions de pistes

I. Une réalité quotidienne mais transfigurée

- a.** Les objets, les animaux, les scènes du quotidien inspirent les poètes. Ainsi les textes du corpus évoquent-ils des animaux qui, comme le mollusque, peuvent surprendre le lecteur. Le titre du recueil de Ponge *Le Parti-pris des choses* témoigne de cette attention du poète portée aux réalités quotidiennes et prosaïques.
- b.** La poésie ne traite pas seulement de thèmes traditionnellement poétiques, mais de l'ensemble de la vie, elle peut même faire de la laideur une source de création artistique (« Une charogne » de Baudelaire, « Le Crapaud » de Corbière). Norge poétise ainsi un insecte insignifiant et dépourvu de beauté.
- c.** Le langage poétique transforme cette réalité, la révélant dans sa nudité ou dans sa beauté, la magnifiant ou lui donnant une signification symbolique, comme dans les textes du corpus. Ponge offre une vision cosmique et presque philosophique d'un simple mollusque. Le spectacle d'une banale fête foraine conduit Laforgue à s'interroger sur le sens de la destinée humaine.
- d.** Le poète métamorphose ces éléments banals du quotidien pour créer une nouvelle réalité. On peut penser à certains poèmes de Réda ou de Jaccottet, ou encore aux poésies de Cendrars et d'Apollinaire, par exemple, qui célèbrent la modernité.

II. D'autres sources d'inspiration s'offrent aux poètes et permettent la variété du domaine poétique.

- a.** La poésie sonde le fond du cœur humain, à toutes les époques. Elle permet aussi l'envol dans la pensée et la spiritualité (*Harmonies poétiques et religieuses* de Lamartine, *Contemplations* de V. Hugo). Le lyrisme est au cœur de l'expression poétique (thèmes récurrents de la passion, de la beauté féminine, de la rose épanouie, du coucher de soleil, de la fuite du temps...).
- b.** L'ailleurs peut être une source d'inspiration. La poésie propose fréquemment un dépaysement, un voyage vers le pittoresque ou l'exotique (les *Orientales*), vers le rêve (les *Chimères* de Nerval), dans le temps (*Fêtes galantes* de Verlaine).
- c.** La poésie engagée dénonce l'oppression ou la barbarie et proclame la foi en des valeurs (Agrippa d'Aubigné, Hugo, Desnos, Aragon, Eluard) morales ou spirituelles.
- d.** Le poète enfin peut choisir de puiser son inspiration dans les jeux de langage (ainsi les poètes dadaïstes ou surréalistes, par ex. Rose Sélavy de Desnos), de privilégier la beauté formelle comme les poètes du Parnasse, de jouer avec les thèmes et les formes. On peut penser aux réécritures des fables comme celles de Queneau ou d'Anouilh.

c. Perspectives de lecture de la copie de référence, vous serez attentifs :

- ➔ au plan détaillé, à la logique et à la progression du propos (dispositio) ;
- ➔ à la nature des exemples, des citations et des arguments (inventio) ;
- ➔ aux analyses élégantes et justes, aux belles formules (elocutio) ;
- ➔ à la possibilité d'une réécriture augmentée de l'introduction.

d. Exemple de copie¹⁰

Depuis l'Antiquité, et ses sources mythiques liées à la lyre d'Orphée, la poésie n'a cessé d'évoluer, du sonnet pétrarquiste à la Renaissance, de la mesure classique à la contestation romantique, du symbolisme au surréalisme. Les poètes n'ont cessé d'interroger leurs sources d'inspiration, leurs idéaux ou bien, comme on nous le propose ici, le lien à une réalité quotidienne. Ces formes se sont libérées et ses thèmes d'inspiration diversifiés : c'est cette révolution esthétique, propre notamment à la modernité poétique revendiquée à partir du XIXe siècle, que ce sujet nous demande d'interroger.

Nous verrons que certains poètes ont notamment fait le choix de s'inspirer de la réalité quotidienne et que d'autres ont préféré traiter d'autres sujets plus personnels ou plus ambitieux.

Cocteau décrit par exemple une conception moderne de la poésie dans *Le Rappel à l'ordre* : d'après lui le poète doit permettre au lecteur de changer son regard sur son quotidien, il décrit sa conception du poète de manière humoristique en

¹⁰ Merci à Maria Benavente pour la communication de cette copie, notée 15 sur 16 par le correcteur. Rien n'a été ajouté, sauf pour l'introduction, qui était un peu sommaire, et qui reste sans doute à améliorer. Rappelons une fois de plus que chaque professeur pourra faire une lecture critique de cette copie : de la confrontation de nos points de vue et de divergences éventuelles pourra naître pour les élèves une plus claire conscience de la nature et de la nécessaire ambition de l'exercice.

réalisant une recette : « prenez un lieu commun... ». Il rejette toute forme d'exotisme, car, pour lui, la poésie en perd son sens. Il finit par une référence à Verlaine : « Tout le reste est littérature » pour montrer que la poésie domine les autres formes artistiques.

Ensuite nous pouvons dire que cette conception est illustrée par Ponge dans *Le Parti pris des choses*¹¹, titre explicite puisque, dans ce recueil composé uniquement de poèmes en prose, le poète réalise des définitions, des variations sémantiques et sonores sur des « choses » du quotidien. Elles sont utilitaires : « La lessiveuse », « Le cageot ». Elles sont alimentaires : « Le pain », « L'huître » : ou bien, comme dans le corpus, animales : « Le mollusque ». Dans le corpus également un autre poème illustre cette conception : « Insectes et mouches » dans *Les Quatre vérités* de Norge, puisqu'il décrit la nature et en particulier les insectes et les fourmis.

De plus nous pouvons dire que la poésie du quotidien peut être vue comme une poésie à contre-courant. Nous pensons notamment au poème « Une charogne » appartenant au recueil *Les Fleurs du mal* de Baudelaire paru en 1857. Dans ce poème, Baudelaire décrit de manière très détaillée un cadavre en décomposition, une charogne qu'il compare à la femme aimée. Le poète choisit volontairement de décrire le « laid » pour montrer la beauté transfiguratrice de la poésie. En effet, il s'agit de l'objectif jugé « inatteignable » de Baudelaire : la quête de l'idéal poétique.

Enfin d'autres poètes ont choisi d'innover par la forme de leurs poèmes pour dévoiler ces poésies du quotidien. L'exemple le plus célèbre est sûrement Apollinaire dans ses calligrammes, et notamment « Un cigare », poème dans lequel il joue avec la forme de l'objet pour transformer cet objet banal en objet poétique. Il joue également avec le texte puisque « qui fume » est écrit comme se volatilissant dans la fumée des cigares. Cette démarche est également celle des surréalistes, notamment Desnos, il la décrit dans « L'oasis », poème innovant car il donne plus d'importance et de liberté aux lettres qu'aux mots. Ainsi « KC » est préféré à « cassé » est « DCD » à « décédé ».

Au contraire, nous remarquons que des poètes préfèrent exprimer les sentiments plus personnels pour s'en libérer. Il s'agit par exemple des romantiques qui usent du lyrisme inspiré du mythe d'Orphée. Pensons au « Lac » de Lamartine dans lequel le poète exprime sa tristesse due à la perte de la femme qu'il aime et se remémore les souvenirs vécus face à un lac. La défunte s'adresse au temps et le supplie de s'arrêter : « Ô temps, suspens ton vol » pour qu'elle puisse retrouver la personne qu'elle aime. Le lyrisme permet ici à Alphonse de Lamartine de se libérer de la mélancolie profonde qui l'accable.

De plus, des poètes ont parfois évolué au cours du temps. Par exemple, Desnos partisan dans sa jeunesse de la poésie du quotidien et des fantaisies ludiques s'est engagé dans la résistance pendant l'occupation et a écrit de nombreux poèmes sous le pseudonyme de Pierre Audier. Il a payé son engagement de sa vie : il est mort en camp de concentration, peu de temps avant la libération. Robert Desnos a doublement évolué car dans « Ce cœur qui haïssait la guerre », il invite les gens à se battre contre l'occupant allemand alors qu'il était pacifiste. Il y justifie ce changement par la nécessité de se battre au nom de la liberté, de la vie. Nous constatons donc avec le cas de Robert Desnos que la poésie du quotidien comporte certaines limites, qu'il est parfois nécessaire de franchir.

Ainsi face à la guerre Rimbaud, par exemple dans « Le mal », du recueil *Poésies*, s'engage. Dans sa jeunesse le poète est habité par un sentiment de révolte intensifiée par les horreurs de la guerre franco prussienne de 1870. Dans « Le mal » il décrit de manière réaliste les combats et attaquent même Dieu et donc l'église qu'il accuse de profiter des veuves ou des femmes qui ont leur mari au combat et font des offrandes à Dieu pour qu'il protège les êtres aimés. La poésie de Rimbaud est argumentative car le poème a également pour but d'inciter les institutions à agir.

Face à l'injustice sociale, le poète peut également décider de s'engager. Ainsi Hugo dans « Mélantholia » appartenant au recueil *Contemplations* dénonce le travail des enfants. Il utilise divers procédés et notamment des questions rhétoriques pour interpeller la société. Hugo s'est beaucoup engagé dans la vie politique notamment. Il avait un regard très critique sur sa société, son époque, il est donc logique de le voir plaider en faveur d'une cause aussi grave.

Enfin face à l'oppression, l'occupation, la perte de liberté, les poètes de la résistance se sont engagés. Ce choix est justifié par Paul Éluard dans la préface de *L'Honneur des poètes*, recueil collectif paru clandestinement aux éditions de Minuit. Pour lui la poésie doit s'engager. Il répond même, par avance, à ses éventuels détracteurs en expliquant que la poésie ne perd pas de son intensité quant elle argumente. Au contraire, pour lui, plus la cause à défendre est belle, plus la poésie doit et peut se sublimer. Il est nécessaire que la poésie appelle à se battre contre l'occupant pour que des libertés essentielles à son fonctionnement soient libérées. Ce choix se justifie donc par le contexte historique qui nécessite à la fois une volonté d'idéal et une dénonciation claire.

En conclusion, la poésie du quotidien est une source importante d'inspiration pour les poètes car ils en pourront changer notre regard sur des objets, des choses que nous ne percevons pas nécessairement poétiquement. Mais cette poésie comporte des limites c'est pourquoi certains poètes ont préféré la poésie lyrique. Dans les situations extrêmes, notamment face à la guerre, à l'injustice sociale, à l'oppression de l'occupation, les poètes ont choisi de s'engager parfois au péril de leur vie de la censure ou de l'exil. Ainsi Paul Éluard disait : « La poésie crie, accuse, espère ».



¹¹ Qui est aussi le « compte tenu des mots », dit Ponge, amoureux des dictionnaires, dans une préface à son œuvre.



VI. Autour du sujet

1. Ultimes questions.

Rappel et renvoi : les questions auxquelles le bilan des bacs blancs précédents a, depuis trois ans, répondu à un certain nombre de questions, voir pour cela les ressources en ligne du lycée Fresnel : <http://lycee-fresnel.etab.ac-caen.fr/spip.php?rubrique35>. En voici trois supplémentaires, avec un point particulier fait sur l'écriture d'invention.

Qu'est-ce qui est valorisé dans l'évaluation d'une dissertation ?

En tout premier lieu le traitement du sujet. C'est une banalité mais trop de dissertations sont « hors sujet ». Par exemple ici il s'agit de répondre à une question et donc de la reprendre régulièrement dans le corps du devoir pour assurer son lecteur qu'on est bien en train de la traiter. Quel que soit le plan adopté, l'exercice exige un effort significatif d'écriture (de l'ordre de trois à quatre pages) une pensée organisée, nourrie d'exemples suffisamment variés et maîtrisés, précis et détaillés, et pertinents ! Outre ces exemples, les correcteurs valorisent en particulier une utilisation intelligente du corpus, mais aussi l'ouverture à des exemples issus de vos lectures de l'année, et de votre propre expérience de lecteur. Pour attribuer la note maximale de 16 pts, nous n'attendons pas forcément un plan prédéfini ni un plan en trois parties. L'essentiel est de présenter d'une façon ordonnée une problématique claire et une interprétation pertinente de la question posée ou de la citation proposée.

Lorsqu'il est question d'écrire un texte poétique est-il nécessaire de faire des vers ?

Non ! Sauf demande particulière du sujet. Et cela d'autant plus que l'écriture poétique versifiée se réduit parfois à la recherche de rimes, et à l'écriture bancale d'alexandrins souffreteux. Pour les poètes et pour les tragédiens comme Racine, c'est la meilleure des choses, pour les rimailleurs, pousseurs prétentieux de chansonnettes et les sujets d'invention mal pensés, ce peut aussi être la pire : l'obsession de la rime amène à faire de pauvres et pathétiques associations, comme celle que nous dénonçons dans le corrigé du bac blanc n° 1 (amour / tambour... ou terre / hier, pilotis / engloutis chez un chanteur du moment). Pour vous et dans ce cadre le choix du vers et de la rime doit donc être bien pensé. Préférez peut-être l'élégance et la construction savante d'un poème en prose*, les ressources du verset* : les effets sonores peuvent y être présents, allitérations et assonances composent une belle harmonie, sentences ou aphorismes peuvent y résonner, sans les inconvénients d'une recherche artificielle de « rimes ». Comme vous le verrez en annexe, le choix du calligramme par exemple peut réveiller et alourdir le sens, être l'occasion d'un véritable jeu avec les mots, leur forme, leur matière visuelle et sonore. Bref, la modernité poétique, qui a libéré le vers, les thèmes et les formes d'expression, est passée par là. Servez-vous de ces libertés !

La question de corpus est-elle une « mini dissertation » ?

Non, les consignes de correction au baccalauréat insistent sur le fait qu'on n'attend pas en particulier une longue introduction présentant chacun des textes.

Nous valorisons les réponses synthétiques (cf. ci-dessus) ainsi que les copies qui ont manifesté une bonne compréhension des textes et particulièrement du plus difficile. Est valorisée en outre, en plus de la qualité de la langue, la dimension comparative du travail. Il est préférable d'éviter une étude strictement linéaire, texte après texte, peu problématisée. Par exemple ici, il était possible de privilégier le texte C, plus complexe, dans la mesure où il traite non pas seulement de la condition humaine mais aussi du langage.

Dans tous les cas, nous exigeons une réponse ordonnée et nous pénalisons les pavés de texte consistant en une suite non structurée de remarques et en affirmations non étayées par une référence précise aux textes du corpus, ou bien les montages de citations qui restent de l'ordre du simple constat.

Est-il vrai qu'il est « risqué » de choisir le sujet d'invention au baccalauréat ?

Le risque est mesuré : les professeurs lisent les copies sans préjugé. Chaque sujet d'invention élaborant son propre « cahier des charges » et ses propres critères d'évaluation, il faut tout de même être prudent et bien évaluer les exigences. **Le choix du sujet d'invention se fait trop souvent par défaut et par illusion de facilité.** Un exercice auquel nous pourrions nous livrer avec vous sera par exemple de lire les 12 exemples issus de nos corrigés en ligne. Tous montreront la possible excellence, l'inventivité des résultats (des copies authentiques d'élèves du lycée Fresnel ou d'ailleurs, rappelons-le). Mais tous montreront aussi la particulière et haute exigence de l'exercice : l'effort d'écriture, comme montré ci-dessus, est d'abord très important.

Le travail intelligent de pastiche, l'une des bases de l'exercice, y est en outre distribué entre imitations ponctuelles (un lexique, des figures, une tournure syntaxique, un effet de composition, une clause) et modèle parfois imposé par le sujet (« comme dans le texte de..., vous... »). La définition officielle de l'exercice le précise d'ailleurs : « L'exercice se fonde, comme les deux autres, sur une lecture intelligente et sensible du corpus, et exige du candidat qu'il se soit approprié la spécificité des textes dont il dispose (langue, style, pensée), afin d'être capable de les reproduire, de les prolonger, de s'en démarquer ou de les critiquer. »

Mais tout cela nécessite bien sûr des entraînements réguliers : ce sont ceux que vous avez eus depuis le début de votre année de seconde, pour le moins, et l'exercice, plus que d'autres, permet une continuité intelligente avec les pratiques d'écriture au collège.

Un conseil donc, dont la lecture de nos corrigés aura éprouvé la réalité tangible : développez, bien au-delà du caractère laconique du sujet une série de consignes d'écriture (ce que nous appelons le « cahier des charges ») qui vous permette d'en mesurer l'ambition. Rappelons que la définition du sujet (qui existe au baccalauréat depuis plus de 15 ans désormais), s'appuie sur les éléments et les objectifs suivants :

« - tester l'aptitude à lire et comprendre un texte, à en saisir les enjeux, à percevoir les caractères singuliers de son écriture ;
- mettre en œuvre d'autres formes d'écriture que celle de la dissertation ou du commentaire.
Elle peut prendre des formes variées. Elle peut s'exercer dans un cadre argumentatif :

- article (éditorial, article polémique, article critique, droit de réponse...);
- lettre (correspondance avec un destinataire défini dans le libellé du sujet, lettre destinée au courrier des lecteurs, lettre ouverte, lettre fictive d'un des personnages présents dans un des textes du corpus, etc.);
- monologue délibératif; dialogue (y compris théâtral); discours devant une assemblée;
- récit à visée argumentative (fable, apologue...).

Mais, lorsqu'elle concerne le genre narratif, elle peut s'appuyer sur des consignes impliquant les transformations suivantes :

- des transpositions : changements de genre, de registre, ou de point de vue;
- ou des amplifications : insertion d'une description ou d'un dialogue dans un récit, poursuite d'un texte, développement d'une ellipse narrative... ».

Le sujet d'invention peut donc être de nature argumentative (c'est parfois cette dimension qui est privilégiée en formation) ou narrative. Il peut également combiner ces enjeux avec d'autres contraintes : écriture poétique, dialogue, lettre, discours... Dans tous les cas vous vous poserez clairement la question de la situation d'énonciation : quelle est l'identité et la fonction sociale de celui qui s'exprime, qui parle, quand, où, à qui... ? De quelle nécessité, urgence ou jeu d'écriture relève ce sujet ?

Dans la plupart des cas, le registre de langue à adopter aura intérêt à être soutenu. C'est parfois une commande explicite.

2. Perspectives et ultimes conseils pour le bac (vendredi 17 juin).

Derniers rappels : la mesure et la gestion du temps, votre liste de contrôle pour l'écrit du bac

L'une des fonctions de nos bacs blancs est de vous permettre d'expérimenter *in vivo* la gestion du temps. Félicitations à tous ceux qui ont désormais bien pris la mesure de l'effort nécessaire pendant ces quatre heures de travail. Quant aux autres... n'espérez pas de miracle le 17 juin prochain, jour de l'écrit. Lorsque l'effort d'écriture n'est pas suffisant, la notation s'en ressent, inévitablement.

Votre liste de contrôle pour l'écrit du bac : décalogue* ou aide-mémoire en 10 points (par exemple)

Avant toute chose... Remplir les en-têtes des copies d'examen :

DANS CE CADRE	Académie : _____ Session : _____ Modèle EN. _____
	Examen ou Concours _____ Série* : _____
	Spécialité/option : _____ Repère de l'épreuve : _____
	Épreuve/sous-épreuve : _____
	NOM : _____ <small>(en majuscules, suivi s'il y a lieu, du nom d'épouse)</small>
Prénoms : _____ N° du candidat _____	
Né(e) le : _____ <small>(le numéro est celui qui figure sur la convocation ou la liste d'appel)</small>	
NE RIEN ÉCRIRE	Examen ou concours : _____ Série* : _____
	Spécialité/option : _____
	Repère de l'épreuve : _____
	Épreuve/sous-épreuve : _____ <small>(Préciser, s'il y a lieu, le sujet choisi)</small>
	Note : <table border="1" style="display: inline-table; vertical-align: middle;"><tr><td style="width: 20px; height: 20px; text-align: center;">20</td></tr></table> Appréciation du correcteur (uniquement s'il s'agit d'un examen) : _____
20	
<small>* Uniquement s'il s'agit d'un examen.</small>	

Cette copie sera ensuite anonymée et vous ne devez y ajouter aucun signe distinctif.

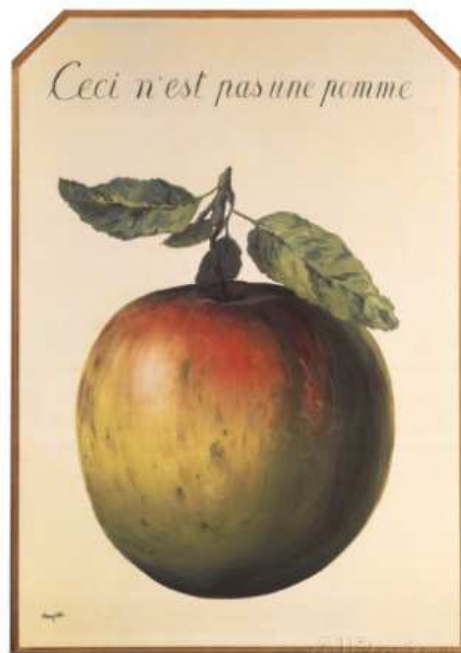
- Lecture 1 (découverte) et 2, reprise à la lumière des questions, déjà orientée pour les repérages de la question de corpus, du sujet, puis lectures 3, 4, 5... en fonction de ce qui suit. Point de salut hors d'un travail préalable approfondi de lecture du corpus (textes, « chapeaux » et énoncés). Ne négligez pas cette phase de travail !**
- Relevé exhaustif et organisation des occurrences permettant de traiter la question de corpus, rédaction de cette question.**
- Choix raisonné du sujet d'écriture : attention à la lecture des consignes !**
- Lien méthode et contenus avec ce qui a été fait dans l'année ou en seconde : à quels textes, sujets, devoirs, éléments ou corrigés des bacs blancs vais-je pouvoir me référer ?**
- Pour la dissertation : exemples... et type de plan et de progression que je vais suivre (dialectique ou plus explicatif).**
- Pour le commentaire : problématique et plan, ai-je lu les intitulés des autres exercices pour cela, qui peuvent me donner des « clés » ?**
- Pour l'écriture d'invention : « cahier des charges », INDISPENSABLE, réservoir d'imitations (lexique et syntaxe), garde fous anachroniques : un cadre spatio temporel d'écriture.**
- Plans détaillés au brouillon.**

9. Phase de rédaction, codes de présentation compris (écriture une ligne sur deux, alinéas, disposition aérée, soigneuse signalétique des exercices).
10. Relecture finale orthographique et syntaxique : accords, ponctuation, majuscules, accents, titres d'ouvrages soulignés. → A faire, maintenant, pour votre copie de bac blanc.

2. Histoire des arts : notre musée imaginaire, passé, présent et à venir.

Chaque classe, chaque professeur, chaque élève aura pu élaborer ce musée, cette galerie de peintures, de photos, comme autant de repères, associés à chaque séquence et à chaque devoir, d'émerveillements artistiques, puissants outils mnémotechniques et indispensables références culturelles.

Et, puisque nous sommes dans la poésie de l'objet et la modernité de ses sujets, voici une nature morte célèbre (René Magritte, 1898-1967) :



Ce tableau, non daté (1964 ?) et non titré, avait été peint par Magritte pour sa belle-sœur, Léontine Hoyez-Berger, afin de masquer une fenêtre intérieure de son magasin à Bruxelles. Elle lui avait réclamé une œuvre dans un style cubiste... La localisation de la peinture, qui nie la réalité de sa représentation, dans un magasin, un endroit dans lequel on se rend après avoir été confronté à la publicité est un parfait exemple du penchant de Magritte pour la subversion discrète et sobre : il a ici créé un anti-poster, une affiche de propagande surréaliste.

Source : <http://www.magritte-gallery.com/index.php/ceci-n-est-pas-une-pomme.html>

→ Quelle réflexion critique, esthétique, philosophique et morale cette œuvre permet-elle ? Elle est parfois librement détournée :





VII. Chronique encyclopédique : petit dictionnaire portatif de la poésie...

A comme... Alexandrin : l'alexandrin (ou dodécasyllabe) est un vers de douze syllabes dont le nom est tiré du *Roman d'Alexandre*, grand poème épique du XII^e siècle consacré à Alexandre le Grand (356 -323 av. J.-C.), roi de Macédoine, grand conquérant et l'un des personnages les plus célèbres de l'Antiquité.

C'est un vers qui dans sa déclinaison classique (au XVII^e siècle) est parfaitement équilibré. Il comporte en effet un temps fort sur sa sixième syllabe qui divise le vers en deux parties égales de six syllabes que l'on nomme hémistiches « Pour qui sont ces serpents / qui sifflent sur nos têtes » : Racine]. La coupe entre les deux hémistiches s'appelle la césure. L'alexandrin est considéré comme le grand vers noble de la tragédie et de la poésie classique, c'est le seul qui ait un nom propre, à la différence de l'octosyllabe et du décasyllabe. La Fontaine l'utilise souvent (avec une diérèse fréquente sur le mot li-on : « Le Lion tint conseil, et dit : Mes chers amis »), avec bien d'autres, c'est pourquoi on parle d'hétérométrie pour ses fables, plusieurs longueurs de vers se mêlant en permanence : « Pour moi, satisfaisant mes appétits gloutons [12] / J'ai dévoré force moutons [8] ».

➔Allitération [définition et exemples] :

A comme... Aphorisme : « Phrase, sentence qui résume en quelques mots une vérité fondamentale. » (Larousse). La phrase est courte mais l'énoncé est dense, cultivant brièveté et fulgurance, et parfois énigme et mystère. Le présent de vérité générale y est employé couramment avec toute sa valeur d'universalité : ce que je dis vaut partout et toujours, dans le temps et dans l'espace. Il est souvent associé avec les verbes être et avoir, les plus simples et les plus fondamentaux. On rencontre aussi dans les aphorismes (cf. René Char) le futur de l'indicatif : « je n'écrirai pas... » qui a une valeur injonctive et impérative, ou bien l'infinitif, forme verbale a-temporelle à forte valeur de vérité générale elle aussi : « Guérir le pain, attabler le vin. ». L'aphorisme cultive volontiers la métaphore ou la question : « Sommes-nous voués à n'être que des débuts de vérité ? », ces questions ont pour vertu essentielle d'impliquer puissamment le lecteur. Elles sont à la fois rhétoriques (la réponse est induite) et poétiques (la réponse est créative, et elle est construite par le lecteur). L'aphorisme est proche du proverbe, d'une formule mémorable pour tous, qui appartient au patrimoine culturel. L'aphorisme a un contenu et une portée morale, il est une leçon poétique pour la vie, l'expression d'une solidarité, d'un « nous », d'un idéal : « A chaque effondrement de preuves, le poète répond par une salve d'avenir » (René Char) ou « A la question toujours posée : pourquoi écrivez-vous ? La réponse du poète est toujours la même : pour mieux vivre » (Saint John Perse).

➔ A comme... Assonance [définition et exemples] :

C comme... Une charogne (Baudelaire, *Les Fleurs du mal*, 1857) : un manifeste de la modernité poétique

<p>Une charogne</p> <p>Rappelez-vous l'objet que nous vîmes, mon âme, Ce beau matin d'été si doux : Au détour d'un sentier une charogne infâme Sur un lit semé de cailloux,</p> <p>Les jambes en l'air, comme une femme lubrique, Brûlante et suant les poisons, Ouvrait d'une façon nonchalante et cynique Son ventre plein d'exhalaisons.</p> <p>Le soleil rayonnait sur cette pourriture, Comme afin de la cuire à point, Et de rendre au centuple à la grande Nature Tout ce qu'ensemble elle avait joint ;</p> <p>Et le ciel regardait la carcasse superbe Comme une fleur s'épanouir. La puanteur était si forte, que sur l'herbe Vous crûtes vous évanouir.</p> <p>Les mouches bourdonnaient sur ce ventre putride, D'où sortaient de noirs bataillons De larves, qui coulaient comme un épais liquide Le long de ces vivants haillons.</p> <p>Tout cela descendait, montait comme une vague, Ou s'élançait en pétillant ; On eût dit que le corps, enflé d'un souffle vague, Vivait en se multipliant.</p>	<p>Et ce monde rendait une étrange musique, Comme l'eau courante et le vent, Ou le grain qu'un vanneur d'un mouvement rythmique Agite et tourne dans son van.</p> <p>Les formes s'effaçaient et n'étaient plus qu'un rêve, Une ébauche lente à venir, Sur la toile oubliée, et que l'artiste achève Seulement par le souvenir.</p> <p>Derrière les rochers une chienne inquiète Nous regardait d'un oeil fâché, Epiant le moment de reprendre au squelette Le morceau qu'elle avait lâché.</p> <p>- Et pourtant vous serez semblable à cette ordure, A cette horrible infection, Etoile de mes yeux, soleil de ma nature, Vous, mon ange et ma passion !</p> <p>Oui ! telle vous serez, ô la reine des grâces, Après les derniers sacrements, Quand vous irez, sous l'herbe et les floraisons grasses, Moisir parmi les ossements.</p> <p>Alors, ô ma beauté ! dites à la vermine Qui vous mangera de baisers, Que j'ai gardé la forme et l'essence divine De mes amours décomposés !</p>
--	---

B comme... Ballade : ancêtre de la chanson, à ne pas confondre avec la balade (promenade) → Définition :

B comme... Bestiaire poétique : « Recueil de fables, de moralités sur les bêtes » (Dictionnaire Le Robert) ou « Traité didactique du Moyen Âge décrivant des animaux réels ou légendaires » (Dictionnaire Hachette), le bestiaire est un type de livre, populaire au Moyen Âge, dont l'objet était de décrire tous les animaux de la création, réels ou imaginaires, et les traits de caractère humains qu'ils symbolisaient. Les bestiaires ont été à l'origine des légendes de la licorne et du phénix. Leurs contes ont été utilisés par la religion chrétienne comme allégories pour l'instruction morale et religieuse. Souvent illustrés, les contes des bestiaires ont inspiré un symbolisme animal repris par les architectes, les peintres et sculpteurs médiévaux. Le premier de ces bestiaires fut un ouvrage grec du milieu du IIe siècle, le Physiologus (Le Naturaliste), un ensemble de quelque cinquante contes qui ont été traduits dans de nombreuses langues européennes. Les variantes modernes du genre ont été écrites par des auteurs comme Lewis Carroll, Jules Renard, Guillaume Apollinaire, Jorge Luis Borges... ou Paul Claudel.

En littérature, les bestiaires sont donc des ouvrages où sont catalogués des animaux, réels ou imaginaires, dont les propriétés, généralement merveilleuses, sont présentées comme symboles moraux ou religieux. Les bestiaires, rédigés en latin ou en français, constituent des documents précieux pour l'étude de la mentalité médiévale. Ils apportent un commentaire explicite peint ou sculpté. Ils nous donnent un exemple patent des procédés littéraires qui tendent à l'allégorie. Mais, surtout ils nous montrent comment les hommes, prisonniers de leurs mythes, peuvent préférer une image poétique du monde à l'observation objective de la nature.

Le bestiaire médiéval et son symbolisme animalier fonctionnent comme un langage : il juxtapose par exemple la représentation du baptême du Christ dans le Jourdain, celle du cerf qui se désaltère à la source d'eau vive et celle de l'aigle qui se plonge dans la fontaine. Toute espèce animale sans exception est susceptible de figurer, par l'une de ses propriétés, réelle ou merveilleuse, ou l'une de ses particularités biographiques, soit le Christ soit Satan, soit le Bien soit le Mal. Il existe aussi des exemples de « bestiaire courtois » dans lesquelles le symbolisme animal est mis au service du lyrisme amoureux. (Définition adaptée de *l'Encyclopaedia universalis*)

Un exemple d'animal fabuleux présent dans les bestiaires médiévaux : le phénix. Cet oiseau fabuleux vivait en Arabie et, selon la légende, s'immolait par le feu tous les cinq cents ans, et le nouveau jeune Phénix renaissait de ses cendres. En Égypte ancienne, le phénix était associé au culte du Soleil. La tradition chrétienne des premiers temps adopta le phénix comme symbole de l'immortalité et de la résurrection. Dans le tome 2 de la série Harry Potter, un basilic (animal légendaire mi-reptile mi-coq, à l'haleine et au regard mortels) contrôlé par lord Voldemort se glisse dans Poudlard. Harry et ses amis sont sauvés par Fumseck, le phénix apprivoisé de Dumbledore, qui pique les yeux du monstre avec son bec. Le phénix est aussi le nom de la sculpture qu'on trouve à l'entrée de l'université de Caen (campus 1), et il a été utilisé pour créer le logo de cet établissement (vous vous demanderez pourquoi...).



C comme... Calligramme :

Nous ne pouvons rien trouver sur la terre
 Qui soit si bon ni si beau que le verre.
 Du tendre amour berceau charmant
 C'est toi, champêtre fougère,
 C'est toi qui sers à faire
 L'heureux instrument
 Où souvent pétille,
 Mousse et brille
 Le jus qui rend
 Gai, riant,
 Content,
 Quelle douceur
 Il porté au cœur !
 Tôt,
 Tôt,
 Tôt,
 Qu'on m'en donne,
 Qu'on l'entonne.
 Tôt,
 Tôt,
 Tôt,
 Qu'on m'en donne,
 Vite et comme il faut ;
 L'on y voit sur ses flots chéris
 Nager l'allégresse et les ris.

Eau.
 Marée..
 Divaguer..
 Ressac iodé..
 Galets déformés..
 Algues brumeuses..
 Sirènes évanescentes..
 Godollette à coque bleutée..
 Filets de moules et d'huîtres..
 Grues métalliques à bec fourchu..
 Et je marche, en regardant l'horizon..
 Des marins sirotent un parfum de voile..
 La falaise s'enfoncé doucement dans la mer..
 Des gamins courent, vibrent de leurs cris fous..
 Comme la chanson de l'enfance, petite et mélangée..
 Je rêve de ces eaux qui lustront de flammèches noire vie..
 Je soupire sous un ciel d'embruns et de nuages nâcres si doux.^[1]
 Le soleil se vêt de ses plus beaux atours pour prendre son bain vespéral.^[2]
 Au soir cependant, les eaux rosissent, se déploient..^[3]
 Derniers étirements du jour, avant le retour au lit..^[4]
 Derniers regards comme une bouteille à la mer..^[5]
 La falaise se teinte doucement de mauve.^[6]
 Ancrée comme une étoile à la mer.^[7]
 Grand temps de dévaler la falaise..^[8]
 Ça déborde et se décale, il faut ...
 Inverser les phrases. Obni..
 Rejoindre à pied le phare
 Renoncer aux vagues
 Ramer vers la terre
 Remuer la vase
 Cueillir le sel
 Et sa fleur
 Un grain
 Seul!^[9]

Charles-François Panard (1689-1765) : le verre.

<http://www.obni.net/dotclear2?post/2006/04/14/725-calligramme-du-mont-saint-michel>

« Texte, le plus souvent poétique, dont les mots sont disposés de manière à représenter un objet qui constitue le thème du passage ou du poème. » (Larousse) Ainsi, dans le chapitre XLIV du *Cinquième Livre* de Rabelais, le poème en l'honneur de la « Dive Bouteille », du fait de la longueur variable des vers, dessine sur la page une forme de bouteille. Hugo (*les Djinns*) et Mallarmé (*Un coup de dés*, 1897) pratiquèrent la disposition calligrammatique, mais la plus célèbre tentative du genre est celle des *Calligrammes* d'Apollinaire, qui systématise le procédé.

➔ A rechercher.

Pour le Mont-Saint-Michel : cf. aussi Tony LE MONTRÉER, *Les Chants de l'aurore*, 1934.

C comme... Césure : ➔

C comme... Chanson et poésie : ➔

D comme... Décasyllabe : ➔

D comme... Densité : une image en analogie avec les propriétés physiques d'un matériau : pour un même « volume » de mots, la poésie, du fait de la richesse de son invention, « pèse » plus lourd.

E comme... Élégie / élégiaque : ➔

E comme... E muet : ➔

H comme... Hémistiche : ➔

H comme... Hétérométrie : ➔

M comme... Madrigal : ➔

L comme... Lyre et lyrisme : ➔

M comme... Modernité : la modernité en poésie commence durant la deuxième moitié du XIXe siècle, avec la remise en question du romantisme, mouvement précédant le Parnasse et le symbolisme. De grands poètes, comme Baudelaire, Arthur Rimbaud ou Gautier, vont alors révolutionner la poésie.

Cependant, la modernité n'est pas un mouvement. Comment définir alors ce qui est moderne dans l'art ? La poésie étant l'art du langage rythmé, c'est une démarche esthétique qui remet en cause deux éléments considérés jusque là comme fondateurs : le vers (il est désormais possible d'écrire des poèmes... en prose), et les codes de la beauté et de la bienséance : il est possible de faire de la poésie sur des objets ou des sujets laids, ignobles, dérangeants comme « La charogne » de Baudelaire » ou « L'araignée et l'ortie » de Victor Hugo. L'esthétisme est caractérisé non pas comme ce qui est défini comme « beau », ou idéal, mais comme ce qui est digne d'être regardé. Tous les objets peuvent ainsi devenir poétiques. La modernité renouvelle donc le genre de la poésie.

O comme... Octosyllabe : ➔

O comme... Ode : ➔

O comme... Orphée (la poésie des origines, la lyre et le lyrisme) : ➔

P comme... Poème en prose : « poème qui abandonnant la forme du vers pour utiliser la prose, valorise la recherche du rythme de la phrase et des images » (lettres.net). Un poème en prose est un poème ne se soumettant à aucune règle structurelle précise (ni rimes, ni découpage en vers, etc.) mais néanmoins de forme élaborée : qualité des images, jeux de sonorités, effets de rythme. « Il s'agit d'un texte en prose bref, très construit, formant une unité et caractérisé par sa « gratuité », c'est-à-dire ne visant pas à raconter une histoire ni de transmettre une information mais recherchant un effet poétique » (Suzanne Bernard).

La frontière qui sépare la poésie de la prose paraît indiscutable aux yeux de ceux qui réduisent la poésie à la seule versification. Pourtant, cette frontière - son tracé ou bien son existence même - n'a jamais cessé d'être contestée de toutes parts, à toutes les époques. Le poème en prose, depuis le romantisme et depuis le début du XIXe siècle, est un des lieux privilégiés de cette contestation.

Même si d'autres recherches d'écriture nouvelle ont pu être faites, on prête le plus souvent « l'invention » du poème en prose à Aloysius Bertrand (1807-1841, *Gaspard de la nuit* a été édité en 1842). Baudelaire le salue ainsi, dans sa Dédicace du *Spleen de Paris* : « C'est en feuilletant, pour la vingtième fois au moins, le fameux *Gaspard de la nuit* d'Aloysius Bertrand [...] que l'idée m'est venue de tenter quelque chose d'analogue, et d'appliquer à la description de la vie moderne, ou plutôt d'une vie moderne et plus abstraite, le procédé qu'il avait appliqué à la peinture de la vie ancienne [...]. ».

« Quel est celui de nous qui n'a pas, dans ses jours d'ambition, rêvé le miracle d'une prose poétique, musicale sans rythme et sans rime, assez souple et assez heurtée pour s'adapter aux mouvements lyriques de l'âme, aux ondulations de la rêverie, aux soubresauts de la conscience ? » Cette phrase, extraite de la Préface du *Spleen de Paris*, éclaire le lecteur sur le principe qui régit la composition du second recueil de Baudelaire (1821-1867). (Jacques Jouet, article poème en prose de *L'encyclopaedia universalis*, synthèse).

Apparu en France, le poème en prose est resté longtemps l'apanage des poètes français. Ce n'est qu'au XXe siècle que sa pratique s'est répandue peu à peu hors de France : en Europe de l'Est et de l'Ouest, en Scandinavie, en ex-Union Soviétique, en Amérique du Nord et du Sud et même au Japon.

Le poème en prose (comme le vers romantique et, plus tard, le vers libre) est né d'une révolte contre les règles contraignantes, tyranniques du poème en vers classique. En l'affranchissant des conventions de la métrique et de la prosodie, le poème en prose a permis au poète d'explorer de nouvelles terres langagières, hors des sentiers battus de la raison et de la

logique traditionnelle. Le poète a découvert dans la prose de nouveaux rythmes, de nouveaux moyens d'expression qui lui donnent la possibilité de mettre en forme une vision du monde inédite, originale, en accord avec la complexité de l'époque moderne. Le rêve et le fantastique, grâce à la forme souple et libre du poème en prose, prennent enfin une place importante en poésie. Le poème en prose se définit essentiellement comme un morceau de prose court et dense, travaillé et ciselé comme un bijou, fermé sur lui-même (pas d'intrusions du biographique) et produisant une forte impression esthétique. Cette exigence relative autant à la forme qu'au but recherché montre bien que la liberté du poème en prose ne correspond pas à un laisser-aller esthétique.

Le poème en prose a été rendu possible grâce à la diversification de la poésie. La publication, au XVIII^e siècle, de nombreuses traductions françaises de poèmes d'auteurs étrangers avait fait prendre conscience d'une chose capitale: la rime et la mesure ne sont pas tout dans un poème ; celui-ci, même sans les rimes et la mesure de la version originale, peut avoir de la valeur. La prose avait réussi à intégrer des cadences et des thèmes poétiques de chansons et de ballades : la poésie pouvait donc exister hors des contraintes du vers. Le poème en prose à ses débuts est proche par sa régularité de la poésie en vers traditionnelle. Les poèmes d'Aloysius Bertrand se présentent en effet sous la forme de couplets (en général, il y en a six) de longueur à peu près égale. Mais ce qui comptait pour les premiers auteurs de poème en prose, c'était d'éviter de faire de lui un substitut, un dérivé du poème en vers. Ils voulaient créer un genre littéraire à part entière, jouissant d'une complète autonomie. Sources : d'après <http://www.cafe.umontreal.ca/genres/n-poeupro.html>

P comme... Poésie : le terme « poésie » vient du grec ancien et de la racine ποιῆν (*poiein*) qui signifie « faire, créer » : le poète est donc un créateur, un inventeur de formes expressives. Le poète, héritier d'une longue tradition orale, privilégie la musicalité et le rythme, d'où, dans la plupart des textes poétiques, le recours à une forme versifiée qui confère de la densité à la langue. Le poète recherche aussi l'expressivité par le poids accordé aux mots comme par l'utilisation des figures de style, des images et en particulier des figures d'analogie, recherchées pour leur force suggestive (métaphores).

La poésie s'est constamment renouvelée au cours des siècles avec des orientations différentes selon les époques, les civilisations et les individus. On peut par exemple distinguer les poètes japonais auteurs de haïkus (17 syllabes et 3 vers : 5, 7 et 5 syllabes), le poète artiste soucieux d'abord de beauté formelle, le poète « lyrique », héritier d'Orphée, qui cultive le « chant de l'âme », le poète prophète et guide qui éclaire l'avenir, découvreur du monde et « voyant » ou le poète engagé.

Q comme... Quintil : strophe de cinq vers.

Rime : « Retour, à la fin de deux ou plusieurs vers, de la même consonance de la terminaison, accentuée, du mot final. » (Larousse). Avec ce retour symétrique, sur deux vers ou sur davantage de la même sonorité, la rime est donc d'abord un écho, une régularité, un équilibre, une harmonie. Elle est musicale, pour l'œil et surtout pour l'oreille. Elle est aussi sémantique : ouvert sur le blanc de la page et redoublé par son écho sonore, le sens du mot à la rime s'alourdit.

➔ Ainsi...

Pour les poètes et pour les tragédiens comme Racine, c'est la meilleure des choses, pour les rimailleurs, pousseurs prétentieux de chansonnettes et les sujets d'invention mal pensés, ce peut aussi être la pire : l'obsession de la rime amène à faire de pauvres et pathétiques associations, comme celle que nous dénoncions dans le corrigé du bac blanc n° 1 (amour / tambour... ou terre / hier, pilotis / engloutis chez le grand poète contemporain Pascal Obispo, dans « Tombé pour elle » : il est en effet tombé très bas). Pour vous et dans ce cadre le choix du vers et de la rime doit donc être bien pensé. Préférez peut-être l'élégance et la construction savante d'un poème en prose, les effets sonores peuvent y être présents, allitérations et assonances composent une belle harmonie, sentences ou aphorismes peuvent y résonner, sans les inconvénients d'une recherche artificielle de « rimes ».

S comme... Satire : ➔

S comme... Sonnet (quatrain, tercet, sizain, schéma de rimes) : ➔

S comme... Strophe : ➔

V comme... Vanité

Le mot vanité a un double sens, que le dictionnaire Larousse définit ainsi :

Littéraire. Satisfaction de soi-même, sentiment d'orgueil. <i>Satisfaire la vanité de quelqu'un.</i> Défaut de quelqu'un qui étale sa satisfaction de soi-même. <i>Il est d'une immense vanité.</i>	Littéraire. Caractère de ce qui est vain, futile, vide de sens. <i>La vanité de sa conversation finissait par me lasser.</i>
--	--

Mais il désigne aussi un type de peinture, nature morte le plus souvent, aux vertus morales et qui représente derrière les objets un message d'humilité, une conjuration de nos prétentions les plus aveugles, et une confrontation à la misère de notre condition.

Les symboles les plus souvent utilisés sont le crâne, le sablier, les bulles de savon, la fumée d'une bougie qui vient de s'éteindre, une fleur fanée, un fruit taché : tous, joints aux symboles de richesse (bijoux par exemple) devenus dérisoires, disent le caractère éphémère de l'existence humaine, et renvoient chacun, si bouffi d'orgueil et de prétention soit-il, à l'insignifiance de son existence.

Annexe 1 : un autre sujet d'invention du même type et les productions d'élèves qui s'en sont suivies (STI, je le précise).

L'écriture d'invention

Dans un texte poétique en prose, vous ferez l'éloge d'un objet banal, quotidien, de votre choix.

- Dans cette écriture poétique, où vous utiliserez des images et des procédés variés (lexique, figures de style, syntaxe...), vous vous efforcerez de faire découvrir cet objet sous un angle nouveau, original et qui traduit le regard d'un poète.
- Votre texte ne sera pas en vers et fera au moins une page.
- Vous pourrez aussi lui donner un titre.
- Vous marquerez explicitement votre appréciation élogieuse.
- Vous ne signerez pas votre texte

Quand la poésie s'invite au quotidien : recensement de quelques objets élus par les élèves du lycée Laplace.

Les chaussures, la fenêtre, le chewing gum (« il s'attache au sol après une existence plutôt molle mais très agitée »), le vase (« le vase ne pourrait être qu'un pot, mais il réussit à conserver la vie végétale en son écrin, où l'on verse onctueusement de l'eau »), la montre, le lit (« En enlevant le la de cette fleur lilas, je t'apporte un thé pour ne pas t'épuiser »), l'appareil photo, le couteau, le rouge à lèvres, la fraise, l'eau (« L'eau peut tuer l'homme, seulement, moralement parfaite, jamais elle n'abuse de sa puissance, ignorant ses contempteurs... »).

L'encre, le crayon (« simple bout de bois à la tête basse, sans cesse penché sur les pensées les plus abstraites »), la plume et le stylo, premiers objets présents sous la main et premiers outils de l'écrivain vous ont souvent inspirés. Voici donc deux exemples de poèmes qui nous paraissent correspondre à la consigne donnée :

- ils sont construits comme un poème en prose ;
- ils jouent à la fois sur une évocation concrète de l'objet et sur un travail de figures (rythme ternaire, comparaison) qui « déplace » un peu les clichés et les stéréotypes (nous faire pleurer... de rire parfois).

La plume (Laurie, 1^{ère} GCC)

Je l'aime, elle est comme moi, éphémère. Elle m'obéit et me fait rêver. Une fois posée sur une feuille de papier le doux son qu'elle produit à mes oreilles m'entraîne comme une calme berceuse, me transporte, m'envahit et enivre mon âme.

Il est vrai que certains l'oublie lâchement parfois. Elle est enfermée, écrasée, tordue à cause de votre intolérance et de votre égoïsme. Pourtant elle déverse, à chaque déplacement que vous lui faites faire, un morceau de sa vie, elle meurt peu à peu comme on se consume à chaque seconde qui passe ou comme on se vide de son sang.

Elle libère, elle soulage, elle s'exprime pour nous. Et malgré l'amour que nous lui portons les traces qu'elle laisse peuvent parfois se retourner contre nous. Elle peut tacher notre cœur à tout jamais de mots qui fâchent, blessent ou réjouissent, elle peut nous émouvoir, nous faire pleurer, de rire parfois. Elle peut révéler des secrets, ou mentir. Quoi que vous en disiez, elle sera là jusqu'à son dernier souffle.

Je l'aime, elle est comme moi, éphémère et ce soir, en cet instant où j'achève ce poème, elle meurt.

Le stylo (Thomas, 1^{ère} GCB)

Le stylo, maître incontesté de l'écriture noble, joue avec les mots, les façonne selon son désir. Sa façon gracieuse de former les lettres m'étonnera toujours : il a des millions d'écritures différentes. C'est comme s'il était vivant et voulait crier haut et fort ce qu'il subit, pris entre mon pouce et mon index. Dans ma courte vie, j'ai dû tuer au moins une armée de stylos. Certes c'est une mort très banale, qui consiste, jour après jour, à perdre tout son sang mais ce sang si précieux est gravé pour toujours dans les mémoires. C'est ainsi qu'il bouge, qu'il virevolte dans ma main sans rien dire. Parfois il tombe. Il ne crie pourtant jamais. Blessé ses larmes salissent mon écrit, blessé il se retrouve au fond d'un conduit, sa vie à jamais finie. On ne s'en sert que pour écrire mais toute notre histoire d'homme est inscrite dans ses soupirs. On ne peut se passer de lui. Il sert à tout moment, une note par ci, une note par là et le voilà entre mes doigts ! Il ne prend pas de place, à peine rentré dans ma poche, on oublierait presque qu'il est proche. A peine sorti il recommence un écrit. C'est vous dire qu'il en fait, des récits. C'est grâce à lui que je suis ici aujourd'hui, j'espère sincèrement qu'il n'a pas dit de mots tordus. C'est lui qui a écrit ce poème.

Nous avons noté aussi la nuit, la musique, les nuages, qui sont de l'ordre du hors sujet. Vous apprécierez enfin l'originalité de ce calligramme, même si l'écriture poétique des mots qui le composent gagnerait à être retravaillée.

La Banane.

la banane
plaît au

Singes, et me

plaît. Cette demi

une longtemps

ignorée et pourtant si
importante! Ce fruit

si poétique synonyme
de voyage et si coloré,

jaune avec couleurs du soleil

seuls qui nous ne sommes

rien. Elle nous apporte

la joie, la bonne humeur, nous

redonne le moral et parfois

même nous donne la banane!

Sucrée, acide, douce, tendre elle

enlève nos papilles et nous ravive.

Nigiris, chocolat, ou flanbi ce fruit

fait jéuler le roi des fruits est

parfois négligé, méprisés d'autres

ne prennent pas le temps de la cueilte

ou se jouent avec ses bords avec la

farce de la peau de banane. Partout

elle n'attend qu'une chose dans

son petit divert. canari, c'est de

se faire dévorer! de fruit, du

singe est aussi le mien! Et quand

ce savoir accrocher me retiend

dans la corbeille au milieu de la

jungle, il n'est inévitable dans

pas y goûter. la banane est

à moi ce que le capri est

à la France, c'est le fruit

de savoir. Mais quand

dans son lit au loubis,

ce savoir s'adouci

noir et est

ainsi que se fruit sovié!

Annexe 2 : anthologie, un groupement de textes, « Le bestiaire moderne »

Pour nourrir un corpus problématisé d'exemples mobilisables dans une dissertation sur l'écriture poétique moderne, il peut être stimulant, par exemple, de définir les modalités d'un bestiaire poétique moderne, c'est-à-dire renouvelé dans ses formes, ses thèmes et ses visées. Nous pouvons partir de quelques extraits de bestiaires médiévaux (par exemple autour du phénix) pour mieux mesurer comment les poètes vont retravailler cette forme poétique. Le texte de Colette a été choisi pour son côté « inclassable » et pour sa richesse, à la fois autobiographique, poétique et symbolique. L'ordre chronologique et la distribution poésie / poème en prose peut elle aussi faire l'objet d'une réflexion. Nous pourrions évoquer aussi l'apologue, et faire ainsi le lien entre la tradition médiévale du bestiaire et la tradition moderne, toutes deux morales mais différemment.

Mais cette anthologie, pour finir le pensum de lecture que ce corrigé représente sans aucun doute pour certains d'entre vous, voudrait aussi être un petit plaisir de lecture ; quelques moments de grâce, de finesse, de délicatesse, d'originalité, de raffinement, de paix, d'imaginaire, de mystère, de rêve dans un monde de brutes où il est parfois si difficile de vivre sereinement.

1. Le bestiaire antique et médiéval.

Dans les bestiaires, la symbolique médiévale fait la synthèse de l'héritage antique et de la pensée chrétienne. Prenons l'exemple déjà rencontré du phénix. Le voici tel que le décrit le naturaliste romain Pline l'Ancien :

« On raconte qu'il a la taille d'un aigle, une coloration d'or éclatante autour du cou, le reste du corps pourpre, des plumes roses contrastant avec le bleu de la queue, qu'il est orné de houppes sous la gorge et d'une aigrette de plumes sur la tête. Le premier des Romains qui en ait parlé [...] dit que personne ne l'a jamais vu manger ; qu'il est consacré au Soleil en Arabie ; qu'il vit cinq cent quarante ans ; qu'en vieillissant, il construit un nid avec des rameaux de casia et d'encens, qu'il le remplit de parfums et qu'il meurt dessus. Il ajoute qu'ensuite, de ses os et de ses moelles, naît d'abord une sorte de vermisseau, qui devient un poussin. »

Pline l'Ancien, *Histoire naturelle*, X, ii, [77 apr. J. C.] trad. du latin par Stéphane Schmitt, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », 2013.

Source : http://lafabrique.editions-belin.com/wp-content/uploads/2016/04/franc_5_epi_bestiaire.pdf

Et le voici dans un ouvrage médiéval :



Barthélemy l'Anglais, *Livre des propriétés des choses* France, Le Mans, vers 1445-1450. Traduction de Jean Corbichon Paris, BNF, département des Manuscrits, Français 136, fol. 20

Le phénix, unique oiseau de son espèce, est un animal fabuleux, doté d'une longévité miraculeuse (cinq cents ans ou plus, d'après certains auteurs), qui a le pouvoir de renaître de ses cendres. Quand l'heure de sa fin approche, il se construit un nid d'herbes aromatiques, puis s'expose aux rayons du soleil et se laisse réduire en cendres. Trois jours plus tard, il renaît. Alors qu'il ne représentait, au début, que l'apparition et la disparition cycliques du soleil, le phénix est devenu rapidement un symbole de résurrection ; il incarne l'âme ou l'immortalité dans les différentes iconographies. Tout le Moyen Âge a vu en lui le symbole de la résurrection du Christ. L'oiseau mythique évoque également le feu créateur et destructeur. Comme le soleil, le feu symbolise l'action fécondante. En consommant, il purifie et permet la régénérescence

Source : http://expositions.bnf.fr/bestiaire/grand/z_01.htm

2. Renouveler notre regard et l'écriture, introduction à la modernité poétique : Jean Cocteau, *Le Rappel à l'ordre*, 1936

On a coutume de présenter la poésie comme une dame voilée, langoureuse, étendue sur un nuage. Cette dame a une voix musicale et ne dit que des mensonges.

Maintenant, connaissez-vous la surprise qui consiste à se trouver soudain en face de son propre nom comme s'il appartenait à un autre, à voir, pour ainsi dire, sa forme et à entendre le bruit de ses syllabes sans l'habitude aveugle et sourde que donne une longue intimité? Le sentiment qu'un fournisseur, par exemple, ne connaît pas un mot qui nous paraît si connu, nous ouvre les yeux, nous débouche les oreilles. Un coup de baguette fait revivre le lieu commun. Il arrive que le même phénomène se produise pour un objet, un animal. L'espace d'un éclair, nous « voyons » un chien, un fiacre, une maison, « pour la première fois ». Tout ce qu'ils présentent de spécial, de fou, de ridicule, de beau nous accable. Immédiatement après, l'habitude frotte cette image puissante avec sa gomme. Nous caressons le chien, nous arrêtons le fiacre, nous habitons la maison. Nous ne les voyons plus. **Voilà le rôle de la poésie. Elle dévoile, dans toute la force du terme. Elle montre nues, sous une lumière qui secoue la torpeur, les choses surprenantes qui nous environnent et que nos sens enregistraient machinalement.**

Inutile de chercher au loin des objets et des sentiments bizarres pour surprendre le dormeur éveillé. C'est là le système du mauvais poète et ce qui nous vaut l'exotisme. Il s'agit de lui montrer ce sur quoi son cœur, son œil glissent chaque jour, sous un angle et avec une vitesse tels qu'il lui paraît le voir et s'en émouvoir pour la première fois. Voilà bien la seule création permise à la créature. Car s'il est vrai que la multitude des regards patine les statues, les lieux communs, chefs-d'œuvre éternels, sont recouverts d'une épaisse patine qui les rend invisibles et cache leur beauté. **Mettez un lieu commun en place, nettoyez-le, frottez-le, éclairez-le de telle sorte qu'il frappe avec sa jeunesse et avec la même fraîcheur, le même jet qu'il avait à sa source, vous ferez œuvre de poète.**

3. Victor HUGO (1802-1885) : « J'aime l'araignée » (écrit en juillet 1842), *Les Contemplations*, livre III, « Les luttes et les rêves », XXVII, 1856.

J'aime l'araignée

J'aime l'araignée et j'aime l'ortie,
Parce qu'on les hait ;
Et que rien n'exauce et que tout châtie
Leur morne souhait ;

Parce qu'elles sont maudites, chétives,
Noirs êtres rampants ;
Parce qu'elles sont les tristes captives
De leur guet-apens ;

Parce qu'elles sont prises dans leur oeuvre ;
Ô sort ! fatals noeuds !
Parce que l'ortie est une couleuvre,
L'araignée un gueux;

Parce qu'elles ont l'ombre des abîmes,
Parce qu'on les fuit,
Parce qu'elles sont toutes deux victimes
De la sombre nuit...

Passants, faites grâce à la plante obscure,
Au pauvre animal.
Plaignez la laideur, plaignez la piqûre,
Oh ! plaignez le mal !

Il n'est rien qui n'ait sa mélancolie ;
Tout veut un baiser.
Dans leur fauve horreur, pour peu qu'on oublie
De les écraser,

Pour peu qu'on leur jette un œil moins superbe,
Tout bas, loin du jour,

4. Baudelaire (1821-1867), *Les Fleurs du mal*, 1857, « L'albatros ».

Souvent, pour s'amuser, les hommes d'équipage
Prennent des albatros, vastes oiseaux des mers,
Qui suivent, indolents compagnons de voyage,
Le navire glissant sur les gouffres amers.

À peine les ont-ils déposés sur les planches,
Que ces rois de l'azur, maladroits et honteux,
Laissent piteusement leurs grandes ailes blanches
Comme des avirons traîner à côté d'eux.

Ce voyageur ailé, comme il est gauche et veule !
Lui, naguère si beau, qu'il est comique et laid !
L'un agace son bec avec un brûle-gueule,
L'autre mime, en boitant, l'infirme qui volait !

Le Poète est semblable au prince des nuées
Qui hante la tempête et se rit de l'archer ;
Exilé sur le sol au milieu des huées,
Ses ailes de géant l'empêchent de marcher.

5. Baudelaire, *Les Fleurs du mal*, 1857, « Une charogne » (cf. supra)

6. Baudelaire, *Petits Poèmes en prose*, 1864, « Les bons chiens » (extrait).

Arrière la muse académique ! Je n'ai que faire de cette vieille bégueule. J'invoque la muse familière, la citadine, la vivante, pour qu'elle m'aide à chanter les bons chiens, les pauvres chiens, les chiens crottés, ceux-là que chacun écarte, comme pestiférés et pouilleux, excepté le pauvre dont ils sont les associés, et le poète qui les regarde d'un œil fraternel.

Fi du chien bellâtre, de ce fat quadrupède, danois, king-charles, carlin ou gredin, si enchanté de lui-même qu'il s'élançait indiscrètement dans les jambes ou sur les genoux du visiteur, comme s'il était sûr de plaire, turbulent comme un enfant, sot comme une lorette, quelquefois hargneux et insolent comme un domestique ! Fi surtout de ces serpents à quatre pattes, frissonnants et désœuvrés, qu'on nomme levrettes, et qui ne logent même pas dans leur museau pointu assez de flair pour suivre la piste d'un ami, ni dans leur tête aplatie assez d'intelligence pour jouer au domino !

À la niche, tous ces fatigans parasites !

Qu'ils retournent à leur niche soyeuse et capitonée ! Je chante le chien crotté, le chien pauvre, le chien sans domicile, le chien flâneur, le chien saltimbanque, le chien dont l'instinct, comme celui du pauvre, du bohémien et de l'histriion, est merveilleusement aiguillonné par la nécessité, cette si bonne mère, cette vraie patronne des intelligences !

Je chante les chiens calamiteux, soit ceux qui errent, solitaires, dans les ravines sinueuses des immenses villes, soit ceux qui ont dit à l'homme abandonné, avec des yeux dignotants et spirituels : « Prends-moi avec toi, et de nos deux misères nous ferons peut-être une espèce de bonheur ! »

7. Baudelaire, « Chacun sa chimère », *Petits poèmes en prose*, 1864.

Sous un grand ciel gris, dans une grande plaine poudreuse, sans chemins, sans gazon, sans un chardon, sans une ortie, je rencontrais plusieurs hommes qui marchaient courbés.

Chacun d'eux portait sur son dos une énorme Chimère, aussi lourde qu'un sac de farine ou de charbon, ou le fournement d'un fantassin romain.

Mais la monstrueuse bête n'était pas un poids inerte ; au contraire, elle enveloppait et opprimait l'homme de ses muscles élastiques et puissants ; elle s'agrafait avec ses deux vastes griffes à la poitrine de sa monture ; et sa tête fabuleuse surmontait le front de l'homme, comme un de ces casques horribles par lesquels les anciens guerriers espéraient ajouter à la terreur de l'ennemi.

Je questionnai l'un de ces hommes, et je lui demandai où ils allaient ainsi.

Il me répondit qu'il n'en savait rien, ni lui, ni les autres ; mais qu'évidemment ils allaient quelque part, puisqu'ils étaient poussés par un invincible besoin de marcher.

Chose curieuse à noter : aucun de ces voyageurs n'avait l'air irrité contre la bête féroce suspendue à son cou et collée à son dos ; on eût dit qu'il la considérait comme faisant partie de lui-même. Tous ces visages fatigués et sérieux ne témoignaient d'aucun désespoir ; sous la coupole spleenétique du ciel, les pieds plongés dans la poussière d'un sol aussi désolé que ce ciel, ils cheminaient avec la physionomie résignée de ceux qui sont condamnés à espérer toujours.

Et le cortège passa à côté de moi et s'enfonça dans l'atmosphère de l'horizon, à l'endroit où la surface arrondie de la planète se dérobe à la curiosité du regard humain.

Et pendant quelques instants je m'obstinaï à vouloir comprendre ce mystère ; mais bientôt l'irrésistible Indifférence s'abattit sur moi, et j'en fus plus lourdement accablé qu'ils ne l'étaient eux-mêmes par leurs écrasantes Chimères.

Le point sur... la chimère : dans la mythologie grecque, monstre à corps de chèvre, tête de lion et queue de dragon, crachant du feu et dévorant les hommes qui passent à sa portée.

La Chimère est l'un des monstres issus de l'union d'Échidna (monstre à corps de femme et à queue de serpent) et de Typhon (dont les mains portent cent têtes de dragon à la place des doigts), au même titre que Cerbère, chien polycéphale gardien des enfers. Elle terrorise la Lycie et la Carie, deux régions d'Asie Mineure.

La Chimère est vaincue par Bellérophon, parti l'affronter à la demande du roi de Lycie, Iobatès. Criblée de flèches par le héros qui chevauche Pégase, le cheval ailé, la Chimère s'affaiblit. Bellérophon en profite alors pour lui enfoncer dans la gueule une lance à l'extrémité de laquelle est fixé un bloc de plomb. La Chimère continuant de cracher des flammes, le plomb fond et coule, brûlant, à l'intérieur de ses entrailles, entraînant sa mort.

Dans son poème en prose, Baudelaire utilise la figure concrète et mythique de la chimère comme une allégorie. Baudelaire utilise ce sens fabuleux (le monstre hybride à tête de lion, corps de chèvre et queue de dragon, bête redoutable qui séduit et perd ceux qui l'approchent) pour décrire l'atroce emprise que la Chimère exerce sur chaque participant du cortège. Symboliquement, elle représente des créations imaginaires, inconscientes, les désirs frustrés et les souffrances qui en découlent. Ainsi, dans le poème, chacun a sa ou ses chimères, ses rêves, ses désirs, ses idéaux, plus ou moins purs d'ailleurs, qui font vivre et souffrir à la fois, signe éternel de l'humaine condition.

Devenus communs les mots chimère et chimérique désignent aussi les fruits abracadabrants d'une imagination sans lien avec la réalité raisonnable.

7. Tristan Corbière, *Les amours jaunes*, 1873, « Le crapaud ».

LE CRAPAUD

Un chant dans une nuit sans air...
La lune plaque en métal clair
Les découpures du vert sombre.
... Un chant ; comme un écho, tout vif,
Enterré, là, sous le massif...
- Ça se tait : Viens, c'est là, dans l'ombre...
- Un crapaud ! - Pourquoi cette peur,
Près de moi, ton soldat fidèle !
Vois-le, poète tondu, sans aile,
Rossignol de la boue... - Horreur ! -
... Il chante. - Horreur !! - Horreur pourquoi ?
Vois-tu pas son œil de lumière...
Non : il s'en va, froid, sous sa pierre.
.....
Bonsoir - ce crapaud-là c'est moi.
(Ce soir, 20 juillet)

8. Arthur Rimbaud, *Poésies*, 1872, « Les corbeaux ».

Les corbeaux

Seigneur, quand froide est la prairie,
Quand dans les hameaux abattus,
Les longs angelus se sont tus...
Sur la nature défleurie
Faites s'abattre des grands cieux
Les chers corbeaux délicieux.

Armée étrange aux cris sévères,
Les vents froids attaquent vos nids !
Vous, le long des fleuves jaunis,
Sur les routes aux vieux calvaires,
Sur les fossés et sur les trous
Dispersez-vous, ralliez- vous !

Par milliers, sur les champs de France,
Où dorment des morts d'avant-hier,
Tournoyez, n'est-ce pas, l'hiver,
Pour que chaque passant repense !
Sois donc le crieur du devoir,
Ô notre funèbre oiseau noir !

Mais, saints du ciel, en haut du chêne,
Mât perdu dans le soir charmé,
Laissez les fauvettes de mai
Pour ceux qu'au fond du bois enchaîne,
Dans l'herbe d'où l'on ne peut fuir,
La défaite sans avenir.

9. Colette, *Les Vrilles de la vigne*, 1908

Autrefois, le rossignol ne chantait pas la nuit. Il avait un gentil filet de voix et s'en servait avec adresse du matin au soir, le printemps venu. Il se levait avec des camarades, dans l'aube grise et bleue, et leur éveil effarouché secouait les hannetons endormis à l'envers des feuilles de lilas.

Il se couchait sur le coup de sept heures, sept heures et demie, n'importe où, souvent dans les vignes en fleur qui sentent le réséda, et ne faisait qu'un somme jusqu'au lendemain.

Une nuit de printemps, le rossignol dormait debout sur un jeune sarment, le jabot en boule et la tête inclinée, comme avec un gracieux torticolis. Pendant son sommeil, les cornes de la vigne, ces vrilles cassantes et tenaces, dont l'acidité d'oseille fraîche irrite et désaltère, les vrilles de la vigne poussèrent si drues, cette nuit là, que le rossignol s'éveilla ligoté, les pattes empêtrées de liens fourchus, les ailes impuissantes.

Il crut mourir, se débattit, ne s'évada qu'au prix de mille peines, et de tout le printemps se jura de ne plus dormir, tant que les vrilles de la vigne pousseraient.

Dès la nuit suivante, il chanta, pour se tenir éveillé :

Tant que la vigne pousse, pousse, pousse,

Je ne dormirai plus !

Tant que la vigne pousse, pousse, pousse...

Il varia son thème, l'enguirlanda de vocalises, s'éprit de sa voix, devint ce chanteur éperdu, enivré et haletant, qu'on écoute avec le désir insupportable de le voir chanter.

J'ai vu chanter un rossignol sous la lune, un rossignol libre et qui ne se savait pas épié. Il s'interrompt parfois, le col penché, comme pour écouter en lui le prolongement d'une note éteinte... Puis il reprend de toute sa force, gonflé, la gorge renversée, avec un air d'amoureux désespoir. Il chante pour chanter, il chante de si belles choses qu'il ne sait plus ce qu'elles veulent dire, Mais moi, j'entends encore à travers les notes d'or, les sons de flûte grave, les trilles tremblés et cristallins, les cris purs et vigoureux, j'entends encore le premier chant naïf et effrayé du rossignol pris aux vrilles de la vigne :

Tant que la vigne pousse, pousse, pousse...

Cassantes, tenaces, les vrilles d'une vigne amère m'avaient liée, tandis que dans mon printemps je dormais d'un somme heureux et sans défiance. Mais j'ai rompu, d'un sursaut effrayé, tous ces fils tors qui déjà tenaient à ma chair, et j'ai fui...

Quand la torpeur d'une nouvelle nuit de miel a pesé sur mes paupières, j'ai craint les vrilles de la vigne et j'ai jeté tout haut une plainte qui m'a révélé ma voix...

Toute seule éveillée dans la nuit, je regarde à présent monter devant moi l'astre voluptueux et morose... Pour me défendre de retomber dans l'heureux sommeil, dans le printemps où fleurit la vigne crochue, j'écoute le son de ma voix... Parfois, je crie fiévreusement ce qu'on a coutume de taire, ce qui se chuchote très bas, puis ma voix languit jusqu'au murmure parce que je n'ose poursuivre...

Je voudrais dire, dire, dire tout ce que je sais, tout ce que je pense, tout ce que je devine, tout ce qui m'enchanté et me blesse et m'étonne; mais il y a toujours, vers l'aube de cette nuit sonore, une sage main fraîche qui se pose sur ma bouche... Et mon cri, qui s'exaltait, redescend au verbiage modéré, à la volubilité de l'enfant qui parle haut pour se rassurer et s'étourdir... Je ne connais plus le somme heureux, mais je ne crains plus les vrilles de la vigne...

10. Francis Ponge, *Le Parti pris des choses*, 1942.

L'huître

L'huître, de la grosseur d'un galet moyen, est d'une apparence plus rugueuse, d'une couleur moins unie, brillamment blanchâtre. C'est un monde opiniâtrement clos. Pourtant on peut l'ouvrir : il faut alors la tenir au creux d'un torchon, se servir d'un couteau ébréché et peu franc, s'y reprendre à plusieurs fois. Les doigts curieux s'y coupent, s'y cassent les ongles : c'est un travail grossier. Les coups qu'on lui porte marquent son enveloppe de ronds blancs, d'une sorte de halos.

A l'intérieur l'on trouve tout un monde, à boire et à manger : sous un firmament (à proprement parler) de nacre, les cieux d'en-dessus s'affaissent sur les cieux d'en-dessous, pour ne plus former qu'une mare, un sachet visqueux et verdâtre, qui flue et reflue à l'odeur et à la vue, frangé d'une dentelle noirâtre sur les bords.

Parfois très rare une formule perle à leur gosier de nacre, d'où l'on trouve aussitôt à s'orner.

[...]

Objet d'étude : Ecriture poétique et quête du sens, du Moyen Age à nos jours

Textes :

Texte A : Victor Hugo, « La Coccinelle », *Les Contemplations*, I, 15, 1856

Texte B : Jules Laforgue, *Premiers Poèmes*, 1885

Texte C : Francis Ponge, « Le mollusque », *Le Parti pris des choses*, 1942

Texte D : Norge, *Les Quatre Vérités*, « Insectes et mouches », 1962.

Texte A : Victor Hugo, *Les Contemplations*, I, 15, 1856.

LA COCCINELLE

Elle me dit : « Quelque chose
Me tourmente. » Et j'aperçus
Son cou de neige, et, dessus,
Un petit insecte rose.

J'aurais dû - mais, sage ou fou,
A seize ans on est farouche¹,
Voir le baiser sur sa bouche
Plus que l'insecte à son cou.

On eût dit un coquillage ;
Dos rose et taché de noir.
Les fauvettes² pour nous voir
Se penchaient dans le feuillage.

Sa bouche fraîche était là :
Je me courbai sur la belle,
Et je pris la coccinelle ;
Mais le baiser s'envola.

« Fils, apprends comme on me nomme,
Dit l'insecte du ciel bleu,
Les bêtes sont au bon Dieu³ ;
Mais la bêtise est à l'homme. »

1. Farouche : sauvage, mal apprivoisé.
2. Fauvette : petit oiseau au plumage fauve.
3. Les bêtes sont au bon Dieu : jeu de mots ; les coccinelles sont souvent surnommées « bêtes à bon dieu ».

Texte B : Jules Laforgue, *Premiers Poèmes*, 1885.

[Alors qu'il se trouve dans une fête foraine, le poète aperçoit un manège que fait tourner un cheval épuisé et misérable (« une rosse fourbue »)...]

HUE, CARCAN¹ !

J'errais par la banlieue en fête, un soir d'été.
Et, triste d'avoir vu cette femelle enceinte
Glapissant² aux quinquets³ devant sa toile peinte,
Près des chevaux de bois je m'étais arrêté.

Aux refrains automnaux d'un vieil orgue éteint,
Une rosse fourbue à la prunelle éteinte
Faisait tourner le tout, résignée et sans plainte ;
Et je songeai, voilà pourtant l'Humanité.

Elle aussi, folle aveugle, elle trotte sans trêve ;
Vers quel but ? Sous quel maître ? elle ne le sait trop,
Car le fouet du désir ne veut pas qu'elle y rêve !

Trimer pour l'Inconnu (l'incertain !) est son lot,
Un jour, plus bonne à rien, il faudra qu'elle crève
Sans avoir vu son Dieu, sans emporter le Mot⁴.

1. Carcan : désigne le cheval. Le carcan était un collier de fer qui servait autrefois à attacher par le cou les condamnés à l'exposition publique.
2. Glapir : crier, en parlant des animaux.
3. Quinquets : ancienne lampe.
4. Le Mot : allusion à la parole divine qui pourrait donner sens à cette souffrance.

Texte C : Francis Ponge, *Le Parti pris des choses*, 1942.

LE MOLLUSQUE

Le mollusque est un *être – presque une – qualité*. Il n'a pas besoin de charpente mais seulement d'un rempart, quelque chose comme la couleur¹ dans le tube.

La nature renonce ici à la présentation du plasma en forme. Elle montre seulement qu'elle y tient en l'abritant soigneusement, dans un écrin dont la face intérieure est la plus belle.

Ce n'est donc pas un simple crachat, mais une réalité des plus précieuses.

Le mollusque est doué d'une énergie puissante à se renfermer. Ce n'est à vrai dire qu'un muscle, un gond, un blount² et sa porte.

Le blount ayant sécrété la porte. Deux portes légèrement concaves constituent sa demeure entière.

Première et dernière demeure. Il y loge jusqu'après sa mort. Rien à faire pour l'en tirer vivant.

La moindre cellule du corps de l'homme tient ainsi, et avec cette force, à la parole, - et réciproquement³.

Mais parfois un autre être vient violer ce tombeau, lorsqu'il est bien fait, et s'y fixer à la place du constructeur défunt.

C'est le cas du pagure⁴.

1. La couleur : la peinture.

2. Un blount : le cadre de la porte.

3. Réciproquement : la parole joue pour l'homme le rôle de la coquille pour le mollusque.

4. Pagure : crustacé couramment appelé bernard-l'ermite.

Texte D : Norge, *Les Quatre Vérités*, « Insectes et mouches », 1962.

Une fourmi
Fait un trajet
De cette branche
A cette pierre,
Une fourmi,
Taille ordinaire
Sans aucun si-
Gne distinctif,
Ce matin, juin,
Je crois le sept;
Elle porte un
Brin, un fétu¹.
Cette fourmi,
Taille ordinaire,
Qui n'a pas la
Moindre importance
Passe d'un trot
Simple et normal.
Il va pleuvoir,
Cela se sent.
Et je suis seul;
Moi, seul au monde
Ai vu passer
Cette fourmi.
Au temps des Grecs
Et des Romains,
D'autres fourmis
Couraient ainsi
Dont rien jamais
Ne parle plus.
Cette fourmi,
Taille ordinaire
Sans aucun si-
Gne distinctif,
Qui serait-elle,
Comment va-t-elle ?

Et toi et moi,
Qui sommes-nous,
Et comment tour-
Nent les planètes
Qui n'ont pas la
Moindre importance ?
Que fait l'histoire
Au fond des cœurs
Et comment battent
Ces cœurs d'hommes
Qui n'ont pas la
Moindre importance ?
Que font les four-
Mis de l'esprit
Ce matin, juin,
Je crois le sept,
Sans aucun si-
Gne distinctif.
Il va pleuvoir,
Cela se sent ;
Cela fera
Du bien aux champs.
- Et ta fourmi,
Taille ordinaire,
Qu'en as-tu fait ?
Que devient-elle,
Crois-tu qu'elle é-
Tait amoureuse,
Crois-tu qu'elle a-
Vait faim ou soif,
Crois-tu qu'elle é-
Tait vieille ou jeune
Ou triste ou gaie,
Intelligente
Ou bien quelconque ?
Pourquoi, pourquoi,
Pourquoi, pourquoi
Ça n'a-t-il pas
Plus d'importance ?

1. Fétu : brin de paille.

I. Après avoir lu tous les textes du corpus, vous répondrez à la question suivante (4 points) :

Quelles significations peut-on donner aux figures animales dans ces quatre poèmes ?

II. Vous traiterez ensuite, au choix, l'un des sujets suivants (16 points) :

Commentaire. Vous commenterez le texte D (texte de Norge).

Dissertation. La réalité quotidienne peut-elle être la seule source d'inspiration pour les poètes ?

Vous répondrez à la question en vous appuyant sur les textes du corpus, les textes que vous avez étudiés en classe et sur vos lectures personnelles.

Invention. A partir de l'évocation d'un objet ou d'un animal ordinaire, écrivez à votre tour un texte dans lequel vous proposerez une réflexion sur l'Homme.

Dans ce texte qui aura un développement suffisant, vous vous efforcerez d'employer des tournures poétiques, mais vous n'êtes pas tenu d'écrire en vers.